

BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE



- Les 90 ans du BSC Rugby
- Léon Contie
- Un matelot blagnacais en Amérique
- Le Transall

Équipe 1927-1928

Sommaire

Le rugby : un sport ancré dans la vie blagnacaise depuis 90 ans	1
Docteur Léon Contie, un homme de coeur	11
Capture à Blagnac d'un soldat allemand en 1943	16
Un matelot blagnacais en Amérique	18
La sécurité au temps de Napoléon Bonaparte	21
Les monographies communales d'instituteurs	24
Monographie de Blagnac	28
Le Transall C 160	38
La baloche d'après-guerre	44

Responsable de publication : Alain Lauret

Comité de rédaction :

Lucien Alemanni - Suzanne Béret - Christiane Combelles -
Anne-Marie Ducos de Lahitte - Monique Lanaspèze -
Alain Lauret - Jean-Louis Rocolle -
Jacques Sicart - Jeannette Weidknnet
Maquette : Philippe Garcia

N° ISSN 1169-4408

Revue éditée par l'association
Blagnac Histoire et Mémoire
Siège social : 97, Vieux Chemin de Grenade
31700 BLAGNAC

blagnachistoire.e-monsite.com



Numéro spécial
**Les Blagnacais
pendant la Grande Guerre**



Numéro spécial
**Les Blagnacais
pendant la Seconde Guerre
mondiale**



Numéro spécial
Blagnac et ses rues

Toujours dans les kiosques

Demandez-les au **06 78 41 32 37**

Le rugby : un sport ancré dans la vie blagnacaise depuis 90 ans

À la fin du XIX^e siècle, la pratique du rugby en France est administrée par l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques, fondée en 1887. Cette organisation est une sorte de fédération omnisports qui a en charge la gestion du sport Français. Quelques années plus tard, des fédérations vont se constituer afin que chacune gère sur le territoire national une seule discipline sportive. C'est en 1920 que naît la Fédération Française de Rugby.

Dès 1906, le Comité du Sud, qui regroupe alors quatorze départements (Cantal, Lozère, Aveyron, Tarn, Hérault, Aude, Pyrénées-Orientales, Tarn-et-Garonne, Lot, Basses-Pyrénées, Hautes-Pyrénées, Ariège, Haute-Garonne et Gers) éclate, du fait de sa trop vaste étendue, obstacle important à l'entente entre les différents départements. Il se partage en deux entités :

Le Comité du Languedoc et le Comité des Pyrénées.

Ce dernier, qui perdra les départements de l'Aude, de l'Hérault et des Pyrénées-Orientales désormais rattachés au Comité du Languedoc, naît officiellement le 20 mai de cette même année, avec à sa tête M. CASSAN, premier Président.



1914 - Inauguration du tramway : «Des jeunes Blagnacais jouent au ballon ovale dans l'île de l'Arigné»

Le Comité des Pyrénées connaîtra au fur et à mesure des années, de nombreux changements, dans différents domaines, avec l'évolution du nombre de ses clubs, l'évolution de ses compétitions et des évolutions au niveau de son organisation... Tout cela essentiellement dû à l'engouement populaire toujours grandissant que suscite ce si beau sport !

Ce ne sont pas moins de 17 Présidents qui vont se succéder, de M. CASSAN à Patrick BATTUT (actuel Président du Comité, qui exerce son troisième mandat consécutif) en passant par Paul VOIVENEL, Jules BALANDRADE, Marcel BATIGNE ou encore Jean-Claude BAQUE et Henri CORBARIEU.

En 2006 le Comité Midi-Pyrénées

célèbre ses 100 ans d'existence. À cette occasion, acteurs, fondateurs, personnalités et amoureux du ballon ovale se sont rassemblés pour fêter cet anniversaire.

Le Comité Midi-Pyrénées de Rugby, organisation décentralisée de la Fédération Française de Rugby est une association Loi 1901. Son territoire d'action couvre à 6 départements : l'Ariège, l'Aveyron, la Haute-Garonne, le Lot (seulement la partie Sud, l'autre partie appartenant au Comité du Limousin), le Tarn et le Tarn-et-Garonne. Il est considéré aujourd'hui comme le second Comité sur le plan national (juste derrière l'Île-de-France) si l'on se réfère uniquement au nombre de licenciés.

Le Comité totalise plus de 33 000 licenciés (joueurs et dirigeants confondus) qui se répartissent au sein de 171 clubs. Il compte également près de 200 arbitres.

Les balbutiements :

Dès la fin du XIX^e siècle, le rugby s'est implanté dans la ville de Toulouse.

Bien avant de former un club, les jeunes Blagnacais jouent dans l'île de l'Arigné au ballon ovale (voir photo en couverture).

En 1922 ou peut-être même dès 1920, MM GENDRE, LAPEYRADE et LAVIGNE créent « le Blagnac Sporting Club », un club omnisports. Le siège du club est chez « Canal » ; ensuite il émigre chez « Gouin ».

Le jeu de rugby se développe alors, peut-être sous l'influence de l'Abbé Barthas.

D'après la délibération municipale du 23 novembre 1922, les membres du B.S.C demandent un vrai terrain le long de l'allée centrale du Ramier. Les conseillers municipaux refusent et leur octroient une parcelle derrière le moulin, perpendiculaire au terrain actuel. Aussitôt, joueurs et dirigeants l'aménagent, le rendant praticable à grand-peine. Ce terrain est partagé entre le football et le rugby. Les footballeurs jouent en lever de rideau. Tous les joueurs changent les poteaux à

l'issu du premier match afin de permettre aux rugbymans de s'adonner à leur sport favori.

En couverture, photographie de l'équipe 1927-1928.

Les joueurs qui y figurent sont cités ci-dessous :

1^{er} rang assis de gauche à droite : Tranier - Izaga Antoine - Raynaud - Izaga Edouard

2^e rang de gauche à droite : Caploc - Guimbaud - Duffaut - Peyrouzet

3^e rang de gauche à droite : Coste Gaston - Gilles - Galey - Duffaut Émile - Bergès - Grazide - Faure

En civil de gauche à droite : Autane - Noël - Sire - Mazas (Matou) - Ricard - Canal - Mazas

En 1932, le terrain a été nivelé et clôturé pour éviter les accidents de toutes sortes.

Dès 1937, le premier titre vient récompenser les joueurs blagnacais. Ils sont sacrés Champion des Pyrénées de III^e série.

Pendant cette période d'entre-deux-guerres, ce sont 7 présidents qui se succèdent:

1922 à 1924 : Gendre,

1924 à 1927 : Gilabert Raymond,

1927 à 1929 : Bénazet,

1929 à 1930 : Daubèze,

1930 à 1931 : Gilabert Raymond,

1931 à 1933 : Troesler

1933 à 1938 : Vergé Albert

Les événements tragiques de 1939 à 1945 mettent en sommeil les activités du sport à Blagnac, comme dans toute l'Europe. Les jeunes sont appelés à défendre la patrie, certains ne reviennent pas, d'autres seront blessés, tous seront meurtris.

Pendant cette période le club est géré successivement par les présidents :



◀ **Les tribunes après les inondations de 1952.**

1938 à 1941 : Gilles LAURENT,
1941 à 1942 : DEBORDS,
1942 à 1944 : GELOS,
1944 à 1948 : Léon CONTIE.

Le 16 mai 1943 le conseil municipal décide le renvoi «sine die» la confection d'un nouveau projet d'aménagement du terrain de sport. Le club, en sommeil le temps de la guerre, reprend ses activités dans les années 1944-1945.

Le nouveau maire Jean-Louis Puig, charge Ernest Argelès, alors président du club de football, de restructurer le rugby à Blagnac.

La genèse d'un club

Ernest ARGELÈS reste président de 1948 à 1971. Avec son équipe, il reconstitue le club et l'amène aux portes de l'élite.

La municipalité met en place les équipements nécessaires au bon fonctionnement du club.

Un terrain est attribué exclusivement au rugby. Il est sur l'emplacement de l'actuelle piscine et dans le même sens. Des tribunes de 20m de long sur 4,60m de profondeur, fermées sur les côtés et couvertes de tôle ondulée, sont construites. Le Ramier étant souvent inondé, elles sont implantées sur pilotis.

Malgré cela, lors de la crue de 1952, elles sont endommagées et les vestiaires emportés. Alors le jeu se déplace à la Meunière en attendant leur reconstruction.

La croissance de la population blagnacaise et la montée des équipes en championnat permet à une équipe réserve et une équipe junior de compléter l'effectif.

Jean Gabarre se souvient des entraînements plutôt spartiates.

Les joueurs s'habillent dans l'arrière-salle du café Canal, descendent au stade du Ramier pas toujours bien nivelé, éclairé par une rampe de phares de camions (installation bricolée par Jacques Trouillé) qui

laisse quelques zones d'ombre !

L'entraînement terminé, ils remontent au village pour se doucher dans des cabines remplies à la pompe publique car point de vestiaires et point de réseau d'eau dans les Ramiers !

Les maillots (rouge et bleu très lourds et renforcés aux épaules), shorts et chaussettes sont regroupés chez les blanchisseuses Mmes Bernadette Duffaut, Catherine Ricard et Lulu Lapoutge qui poussent la chaudière pour laver les équipements ; elles les rapiècent lorsque c'est nécessaire. Chaussures et crampons restent à la discrétion de chaque joueur.

La mairie a bien fourni le terrain mais ensuite le club a dû se débrouiller par ses propres moyens. Le camion du président sert aux déplacements des joueurs et les sponsors sont des familles blagnacaises ou quelques notables toulousains : la subvention municipale viendra plus tard.

En novembre 1957, un bloc tribune – vestiaires – buvette est construit. La contenance des tribunes atteint les 500 places, la visibilité est totale à l'avant de la tribune pour tous les spectateurs assis. Ce bloc comporte également de nombreuses salles que l'on désire mettre à la disposition des scolaires et des pratiquants des autres sports. On y retrouve cabines de douches, infirmerie, WC (avec fosse septique, sièges à la turque avec chasse).

En 1958, l'école de rugby est créée et structurée par Ernest Argelès.

En 1967, est entrepris l'aménagement d'un second terrain de sport, de l'entrée du stade et du logement du gardien.

La mascotte du club est Zouzou le singe.

L'événement du dimanche, c'est le match de rugby. Le « *tout Blagnac* » est là. Les supportrices bien habillées, le renard de fourrure autour du cou, sont passionnées et pas toujours tendres avec l'arbitre.

Les règles du rugby, à cette époque, c'est bien souvent « *la bastogne* » ou « *la castagne* » : les anciens joueurs se souviennent.

Les lignes du terrain sont tracées par les joueurs eux-mêmes.

Les équipiers s'appellent par des surnoms pour tromper l'adversaire :

Gérard Auriol, Ravioli (le pilier chauve) dénommé ainsi car il fournissait le repas d'après entraînement, exclusivement des raviolis... de sa fabrication ;

Lakanal : Châtaigne ;

Yvan : Tutu ou la Tute ;

Gérard Argelès : le grimpet ;

Jeannot : Kamikaze ;

Guitard : Chillot ;

Guy Calac : Bourrotte ;

James Carles : Jahoumet ;

Saint-Blancat : locomotive.

Au début, la trousse de secours était succincte : l'eau de mélisse pour se donner du cœur à l'ouvrage, l'huile camphrée pour l'échauffement et le Dolpic pour soigner les bleus.

Malgré les coups, les joueurs finissent le match ; il n'y a pas de remplaçants ; le soigneur œuvre sur le terrain, Mme Béziat, la pharmacienne, dans les vestiaires. En cas de blessure grave, le Dr Contie intervient au bord du terrain.

Le professionnalisme n'existe pas. Les joueurs travaillent et arrivent parfois 5 minutes avant le début du match.

La motivation est l'« amour du clocher », la récompense : un repas après le match et un ticket pour une boisson.

Lorsqu'un joueur souhaite partir dans un club plus important, le président instaure une règle. Le club qui veut engager un joueur de Blagnac doit, en échange, donner un joueur de son club et un jeu de maillots.

Pendant cette période le palmarès du club s'étoffe et s'enrichit de plusieurs titres :

1948 : Vainqueur de la Coupe des Pyrénées

1949 : Champion des Pyrénées IV^e série

1953 : Équipe réserve Championne des Pyrénées

1955 : Vainqueur de Challenge de Toulouse

Champion des Pyrénées III^e série

Finaliste Championnat de France de III^e série : défaite face à la Monnaie de Paris 3 à 0

Président : E. Argelès - Entraîneur : Jean Gabarre

Équipe : Brefel, Trouillet, Lacanal, Pons, Nicephor, Castera, Dufaut, Rivals, Auriol, Dufour, Raymond, Lapouge, Vincenneau, Mounibas, Feuillerat.

1956 : Champion des Pyrénées - Promotion

1957 : Champion des Pyrénées - Promotion

1958 : *Champion des Pyrénées - Promotion*

Champion de France Promotion d'Honneur : victoire face à Pontlieu le Mans 9 à 3

Président : E. Argelès - Entraîneur : Jean Gabarre

Équipe : Vaissières, Garcia, Lacanal, Delez, Trouillet, Castera, Dufaut, Pons, Raynaud, H. Rivals, Pros, Auriol, Mounibas, Decamps

1958 : Champion des Pyrénées de rugby à VIII

1959 : Champion des Pyrénées Honneur

1960 : Champion des Pyrénées Honneur

Vice-champion de France Honneur : défaite face à Lyon 8 à 0

Président : E. Argelès - Entraîneur : Max Rivals

Équipe : Carles, Nicepwor, Lagarde, Pons, Delez, Castera, Dufaut, Rivals, Baux, Trouillet, Roques, Auriol, Thomas, Cauneille, Auriac.

1973 : Vainqueur du Challenge GAUSSENS

1975 : Vice-champion des Pyrénées - Accès en 3^e division.

1979 : Accès en 2^e division

À la suite d'Ernest ARGELÈS, 4 présidents se succèdent et poursuivent son œuvre :

1972 à 1973 : LABORDE Octave

1973 à 1973 : BOURGADE

1973 à 1978 : Jacques RAYNAUD

1978 à 1980 : Jean THOMAS

Enfin, comme dans toute épopée, il y a des anecdotes savoureuses. Celle que nous avons retenue et que nous avons plaisir à vous remémorer s'est passée en 1974.



▲ Équipe 1958

Ce matin-là, les joueurs du BSCR partent pour jouer un 1/16^e de finale du Championnat de France contre Arcachon avec à la clé la montée en 3^e division.

Chaque dimanche de match, les joueurs ont l'habitude de se cotiser et de mandater leur entraîneur « Jahoumet » Carles pour jouer au tiercé. Ce matin-là, donc, le bus est parti et – oh sacrilège – le tiercé n'a pas été validé. On s'arrête et on téléphone au café Gouin pour faire valider le ticket.

Mais que de bruit en ce dimanche dans le bar ! La communication est mauvaise. Jahoumet donne sa liste de chevaux pour le ticket commun. Il n'a pas le temps de faire valider son ticket personnel (le même). Le match s'est terminé par la victoire de Blagnac sur Arcachon, c'est la joie dans le bus du retour. Soudain l'entraîneur fait arrêter le bus.



« Et le tiercé ? Quelqu'un a-t-il le résultat ? » Personne. On téléphone au café Gouin pour donner le résultat de la rencontre et surtout pour connaître le nom des chevaux arrivés dans l'ordre. Le patron dit à Jahoumet : « Si celui-ci tu l'as, il va te rapporter gros ». Effectivement l'un des chevaux est à 100 contre un. Les numéros gagnants sont égrenés... Bingo, les joueurs du BSCR touchent le tiercé dans l'ordre. Ce sont 75 000 F qui tombent dans l'escarcelle des 29 personnes faisant partie du voyage ce jour-là.

Le B.S.C.R moderne

À partir des années 1980, le rugby change. Il se médiatise. Les règles évoluent pour le rendre plus « attractif ». Enfin, il se professionnalise ce qui enlève à ce sport l'esprit « bon enfant » et « l'amour du maillot ». Blagnac essaie de suivre l'évolution de ce sport, mais se rend vite compte que le salut passe par un maintien dans le statut d'amateur.

Le BSCR a pour vocation de découvrir de jeunes talents et de les faire éclore.

De 1980 à 2012, ce sont 12 présidents qui se succéderont à la tête du BSCR:

1980 à 1987 : Yvan DUFOUR

1987 à 1988 : Pierre VIADIEU

1988 à 1991 : Guy CALAC

1991 à 1992 : Roger VIEL

1992 à 1998 : Yvan DUFOUR

1998 à 1999 : Philippe HUMERY

1999 à 2000 : Philippe HUMERY et Louis ARMENGOL

2000 à 2007 : Régis LENORMAND

2007 à 2008 : HENKINET André et Jean-Louis MARTINEZ

2008 à 2011 : Gilles SICRE

2011 à 2012 : Philippe HUMERY

Depuis 2012 : Philippe HUMERY et Philippe JOACHIM
avec des réussites sportives diverses.

le BSCR est sacré :

- 2 fois champion de France de division 2

- 1 fois champion de France de fédérale B

- 1 fois champion de France Reichel B

Le point d'orgue est la participation au 1/8^e de finale de 1^{re} division
Groupe A.

1982 : Vainqueur du Challenge de l'ESSOR

**1983 : Champion de France de 2^e division – Victoire face à ASU Lyon
38 à 3 - Accession groupe B**

Président : Yvan Dufour - Entraîneurs : Carles et Guiter

**Équipe : Dexpert, Sicre, Abella, Campagne, Lenormand, Blondet,
Moussar, Médard A., Médard F., Boyé, Huc, Peyrusse A., St-Amans,
Roy, Peyrusse B., Vidal, Barsalou, Vidal Ch., Vidal G.**

1988 : Vainqueur du Challenge Paul Riquet face à Carcassonne 22 à 18

1989 : Accession 1^{re} division nationale

**1/8^e de finale du Championnat de France 1^{re} division Groupe A -
défaite face au FC Lourdes**

Président : Guy Calac - Entraîneurs : Carles et Barsalou

**Effectif : Carles - Duffaut - Boyé - Lahille - Allègre - B. Bonnet – San-
chez - Espagno - Bory - Céciliot - R. Bonnet - F. Médard - A. Médard
- Viel - Barsalou - Victoire - Soula - Coeurveille - Dupuy - Nougaro
- Lafage - Deylaud - Mico - Granier**

Trophée Elf Aquitaine

(Voir photo de l'équipe 1989 en 4^e de couverture)

1992 : 1/16^e de finale Championnat de France 1^{re} division Groupe
B - Victoire sur Montauban 22 à 16.

1/8^e de finale défaite face à Châteaurenard

1996 : Cadets A : Champion Régional UFOLEP

2000 : Minimes UFOLEP : Vice-champion de France (défaite face à
Tarbes 14 à 7)

2001 : Équipe 2 : Champion de France face à Beaurepaire 12 à 6.

**Président : Régis Lenormand - Manager : Carles - Entraîneur : Saint
-Romans**

**Effectif : Armengaud - Carvajol - Cardenti - Spessato - Garcia - Sou-
biran - Berthelot - Galéa - Sagals - Dridi - Bigard - Galéa - Lahille
- Puig - Pollet - Trévot - Dupuy - Astruc - Saint-Amans.**

**Équipe 1 : Champion de France Nationale 2 face à Aix en Provence
16 à 12.**

**Président : Régis Lenormand - Manager : Carles - Entraîneurs : Bar-
salou et Nougailhon.**

**Effectif : Le Net, Primout, Carlotti, Carbonneau, Lafage, Lahille,
Dantin, Ch. Miatto, Jérémie, Griffoul, Marc Miatto, Authier, Alègre,
Balat, Bonnet, Guiter, Martinerie, Soulies, Ramade, Magne, Cot,
Alary.**

Finaliste Challenge de l'Essor défaite face à Langon 17 à 13.

2002 : 1/2 finaliste du Trophée Jean Prat défaite contre Albi 31 à 16.

2003 : Cadets A finalistes UFOLEP défaite 11 à 5 face à Toulouse.

Équipe 1 : Vainqueur de Challenge de l'Espérance face à Lombez
Samathan 34 à 14.

**2004 : Équipe Junior Reichel B Champion de France face à Gaillac
19 à 16.**

**Président : Régis Lenormand - Manager général : J. Carles - Manager
junior : A. Marfaing - Entraîneurs : Ch. Miatto et Simon**

**Équipe : Maudel - Chazaud - De Chastanier - Gayral - Edouard -
Boubée - Jean Charles - Vassier - Ceolin - Marfaing - Kalouchi -
Herrera - Mazet - Fedou - Pecharoman - Guéritault - Monin.**

2006 : Finaliste du Challenge de l'Espérance défaite face à Gaillac 19-16

2007 : Vainqueur du Challenge de l'Espérance face à Périgueux 28-20.

Finaliste Championnat de France de Fédérale I : défaite en finale
face à Aurillac 31 à 6.

Accession en Pro D2 .

Président : Régis Lenormand - Manager : Carles - Entraîneurs : Huber
et Broncan



Équipe : Cetollo, Neill, Rodriguez, Meslier de Roncan, Verling, Penalva, Allam, Bassaber, Duffard, Majeste, Durand, Artiguste, Roumiquié, Pailhès, Suderie. Remplaçants : Saliba, Moulis, Esposito, Mandement, Champel, Lauvernet, Sarcia

2010 : Champion de France Fédérale 2 : Victoire contre Strasbourg 33 à 12.

Président : Gilles Sicre - Entraîneurs : Costes et Carbonneau

Équipe : N. Arif, Cussat, O'Brien, Patey, Laguerre, Egéa (o), Culinat (m), Arif H., Bassaber, Jouve, Bellance, Kara (cap), Marchand, Rodriguez, Tekassala. Sur le banc : Fuertes, Cloup, Vimbelle, Guiral, Meurin, Cossou, Breton.

2011 : Vice-champion de France Junior « Reichel B ».

Ce palmarès riche est la preuve que de très bons joueurs font partie de l'histoire du club.

Certains ont été formés au club et ont joué au plus haut niveau :

BOYÉ Thierry au B.S.C.R.

BREFEL Raymond au T.O.E.C.

CARLES Jacques au Stade Toulousain et à Graulhet

CASTERA Guy à Béziers

CLERC Guy au TO XIII (décédé à l'issue d'un match)

DELPECH Tony à Mazamet

DUFAUT Émile au Stade Toulousain, Mazamet et Auch

DUFOUR Yvon à Mazamet, Albi XIII, TO XIII

GASTON Colin à Perpignan

GELIS Charles au Stade Toulousain et U.S.A.P.

LAFAGE Maxime au B.S.C.R. et Castres

LAPOUTGE Philippe au Stade Toulousain et Brive

MÉDARD Alain au Stade Toulousain



Équipe 2
2001

MÉDARD Maxime au Stade Toulousain
 MOLA Ugo au Stade Toulousain, Dax et Castres
 MOUNIBAS René à Castres, Auch et Stade Toulousain
 PARIEL Grégory à Narbonne et au Stade Toulousain
 PECH Michel au TO XIII
 RIVALS Coucou au Stade Toulousain, Toulon, Graulhet et Beaumont
 RIVALS Max au Stade Toulousain
 RIVALS Michel au Stade Toulousain
 ROQUES Sébastien à Colomiers
 SAINT AMANS Christian au Stade Toulousain
 SAINT AMANS Daniel au Stade Toulousain
 SANTOS Jean Jacques au Stade Toulousain
 D'autres sont devenus des entraîneurs reconnus : James CARLES, Ugo MOLA, Daniel SANTAMANS

Enfin, nombreux sont les joueurs qui, ayant défendu les couleurs de Blagnac, portent ou ont porté le maillot des équipes de leur pays :

ALLAM Bounedine : Algérie ; BERTY David : France A
 DEYLAUD Christophe : France A ; ESPAGNO François : France B
 JEANNAR Guy : Cameroun ; LAROQUE Gilles : France B
 MÉDARD Francis : France B ; MÉDARD Maxime : France A
 MERLOS Thierry : France B ; MOLA Ugo : France A
 NOVÈS Guy : France A ; PATÉ Julien : France VII
 PENALVA David : Portugal ; SANTOS Jean-Jacques : France B
 SOUROUDE Aurélien : France VII ; VIEL Roger : France B



Équipe Juniors
2004



Voici une évocation de la vie de ce club qui va fêter le 8 juin prochain ses quatre-vingt-dix printemps.

Un jeune homme qui n'a pas fini de nous faire vibrer et de nous apporter des moments d'émotions comme en ce soir de 1983 où tout Blagnac attend les héros pour fêter le titre.

Monique IZAGA, Monique LANASPÈZE, Didier CHAPUY

▲
**Équipe
2009-2010**

Article validé par le Comité directeur du B.S.C.R.

BIBLIOGRAPHIE :

Site du Comité des Pyrénées (<http://www.cmp-rugby.com>)
Site lequipe.fr
Blagnac, Question d'Histoire n° 23

ENTRETIENS AVEC :

Mme Françoise BÉZIAT-DUMOULIN, M. ARGELÈS, M. CARLES
M. DUFOUR, M. GABARRE, M. René MOUNIBAS
Comité directeur du B.S.C.Rugby (MM. Philippe HUMERY et Benoît TREY)

Docteur Léon Contie, un homme de cœur

De nombreux médecins jouent un rôle capital durant l'Occupation. À Blagnac, le Docteur Léon Contie figure parmi eux. La guerre terminée, cet homme au grand cœur s'investit au service des autres dans de nombreux domaines de la vie blagnacaise au-delà de sa passion pour la médecine.

Né le 23 mai 1914 à Limogne (Lot) sur un Causse rude et pauvre, Léon Contie, Pupille de la Nation et Boursier de l'État, fait de brillantes études secondaires au Lycée de Cahors. Poussé par son désir d'être utile à son prochain et par une grande humanité, il intègre la faculté de Médecine et de Pharmacie de Toulouse.

Sous la Présidence du Professeur Joseph Ducuing, il présente en 1939 une thèse remarquable intitulée « *Les résultats de la radiothérapie du cancer du col utérin au C.R.A.C. de Toulouse de 1924 à 1938* » et devient Docteur en Médecine.

Le Combattant de 1940 devenu Résistant en 1942

Alors qu'il était en cours d'obtention de diplômes de spécialités en Hygiène, Hydrologie et Médecine du travail, et après une courte période d'exercice à Blagnac, il est mobilisé en 1940, passe la « drôle de guerre » dans l'Est jusqu'au déclenchement des hostilités en mai. Sa Compagnie, largement constituée de réservistes, est positionnée dans les Ardennes, là où on n'attendait pas l'ennemi. Pourtant c'est précisément la zone où le Général Guderian lance sa percée formidable de blindés renforcés par une écrasante suprématie aérienne. Le jeune médecin auxiliaire de 26 ans et ses camarades officiers non préparés découvrent l'épreuve du feu. Ils vivent alors l'effondrement de l'Armée française pendant les deux mois de la Campagne de France en faisant le maximum pour secourir des civils et des soldats en détresse. Tout cela, le D^r Contie l'a relaté dans un livre intitulé « Mai-juin 1940 » conçu à partir de son journal de bord écrit pendant les nuits d'accalmie de ces deux mois qui ont été les plus longs de sa vie.





◀ **Remise de l'ordre national du mérite à titre militaire par le général De Froment le 14 juillet 1972.**

Après l'armistice, il s'installe à Blagnac en 1941 où il exerce la médecine générale jusqu'en 1964. C'est un médecin à la fois compétent et plein d'humanité dont se souviennent encore avec estime les vieilles familles blagnacaises.

Épris de liberté, il n'accepte pas la défaite de la France ni le Régime de Vichy. Aussi, dès l'occupation de la zone sud par les Allemands le 11 novembre 1942, il s'engage dans la Résistance Médicale de la région toulousaine. À la Libération, un arrêté préfectoral du 30 août 1944 officialisera l'existence du Service de Santé Régionale F.F.I.

Comme tous les médecins du Réseau, et tout en pratiquant la médecine auprès de la population blagnacaise dans des conditions difficiles du fait de l'occupation, il collecte des médicaments, aide et soigne clandestinement des Résistants, délivre des certificats « de complaisance » à des jeunes pour leur éviter d'être enrôlés comme travailleurs forcés en Allemagne (S.T.O.) et aux Résistants pour leur permettre de continuer leurs actions.

Dans cet esprit, le 4 février 1943, il prescrit à Marcel Langer, chef Inter Régional des Francs Tireurs Partisans Français (F.T.P.F.), un arrêt de travail et une radio pulmonaire. Mais, la police de Vichy

▶ **24 septembre 1994, lors de la remise de la Légion d'honneur par le colonel Serge Ravanel**



arrête Marcel Langer deux jours plus tard. Langer, qui transportait des explosifs, était en possession de l'ordonnance du Docteur Contie. Aussitôt, un officier de police judiciaire vient interroger celui-ci et le tire de cette « affaire dangereuse » sans être dupe sur ses véritables activités clandestines.

Pour toutes ses actions lors de la Campagne de France et pendant la Résistance, le Docteur Léon Contie recevra la Croix du Combattant volontaire de la Guerre 1939-1945 et la Médaille de la Résistance. Le 14 juillet 1972, le Général De Froment le décore de l'Ordre National du Mérite à titre militaire et le 24 septembre 1994, au cours d'une réception amicale, le Colonel Serge Ravanel, Compagnon de la Libération, ancien Chef Régional des Forces françaises de l'Intérieur de la Région de Toulouse, Commandeur de la Légion d'Honneur, lui remet les insignes de Chevalier de la Légion d'Honneur.

Le médecin de famille et plus que cela

Lorsqu'en août 1944, sonne l'heure de la Libération et le départ des troupes allemandes de Toulouse, le Docteur Léon Contie commence, à l'âge de 30 ans, une vraie vie civile.

Sa profession l'accapare jour et nuit. Il sillonne sans relâche les routes et les chemins de terre de Blagnac et des communes encore rurales qui l'entourent. Mais, pour de nombreux Blagnacais, il représente bien plus qu'un médecin, il est l'ami, le confident, un vrai « médecin de famille » à l'ancienne. Sous un abord un peu froid, il a du cœur et ses patients le lui rendent bien, tel ce maraîcher qui n'avait pas de quoi payer les soins et qui, chaque année, lui offrait sans se dévoiler un grand sac de légumes. Il exerce sa profession en tant que médecin de la Gendarmerie Nationale et à ce titre soigne bénévolement les familles des gendarmes de Blagnac.

Passionné d'aviation, il fait la connaissance des pilotes, des mécaniciens et de Didier Daurat qui dirigeait ce qui était encore l'Aéropostale avant de devenir la compagnie nationale Air France. C'est l'époque des premiers quadrimoteurs civils, de l'Armagnac construit par la S.N.C.A.S.E. au temps des Douglas DC7 américains. Aussi,

ce n'est pas par hasard qu'il devient le médecin attaché à l'aéroport de Blagnac pour effectuer les contrôles sanitaires aux frontières et l'organisation des secours médicaux lors des meetings aériens ou des accidents encore fréquents durant des vols d'essais. Le 30 juin 1950, le prototype de l'Armagnac s'écrase sur la piste de Blagnac. Le Docteur Léon Contie se trouve parmi les premiers à arriver sur le site de l'accident. Il porte secours à l'un des survivants, le pilote d'essai, Léopold Galy, qu'il évacue lui-même dans sa fidèle 2CV jusqu'à l'hôpital Purpan.

Tout naturellement, dans les années 1970, au moment où le projet du supersonique est menacé par l'activisme de ses détracteurs, Léon Contie devient un membre actif du Conseil d'Administration du Comité de Soutien à Concorde.



Ses activités ne se limitent pas à la médecine. Sportif (cycliste infatigable qui prenait plaisir à escalader les grands cols des Alpes et des Pyrénées), Léon Contie occupe de 1944 à 1948 le poste de Président du Blagnac Sporting Club, section rugby. Ensuite, il continue à suivre tous les matchs et il a la joie de voir les joueurs de ce club devenir champions de France division d'honneur en 1958.

Fils d'institutrice, très attentif à la cause des enfants et de l'éducation, il entre dans le Conseil des Parents d'élèves de l'école Jean-Moulin. D'anciens élèves le revoient encore, tout souriant à la remise des Prix aux plus méritants d'entre eux. Ensuite il fait partie du Conseil d'administration du Collège Henri Guillaumet.

Il essaie d'apporter des améliorations en tant que Délégué départemental de l'Éducation Nationale sur le Canton de Blagnac. Ses efforts dans les milieux scolaires et sportifs sont reconnus par l'Académie et couronnés par de nouvelles distinctions : Officier des Palmes Académiques, médaille d'honneur de l'Éducation Physique et des Sports.

En 1964, fatigué par plusieurs décennies d'activité très intense au service des malades, sa santé défaille et il occupe le poste de Médecin Conseil à la Sécurité Sociale pour prendre un peu de répit avant une retraite bien méritée.

Mais, il n'oublie pas son passé. Membre de l'A.N.A.C.R. (Association Nationale des Anciens Combattants de la Résistance), Léon Contie consacre du temps à défendre la mémoire de la Résistance, à rétablir la vérité et à faire partager ses convictions.

En 1981, lorsque Monique Kermel, alors Bibliothécaire de la Bibliothèque Municipale de Blagnac, décide d'organiser une exposition sur la Résistance, elle fait appel à lui. Léon Contie répond présent sans hésiter. Tout en restant modeste, il l'aide dans cette entreprise, lui prodigue des conseils sans ostentation, lui apporte des témoignages et de précieux documents. Un colloque sur « la Résistance dans les usines d'aviation » à l'Auditorium de la mairie complète brillamment cette exposition. Léon Contie met Monique Kermel en contact avec le colonel Serge Ravel, commandant des Forces

►
1981

**Le Docteur
Léon Contie :
le premier à droite
suivi de Monique
Kermel et de
Serge Ravel
(cliché Julio Kermel)**



Françaises de l'Intérieur de la Région de Toulouse en 1944, pour présider et animer ce colloque en présence du maire et de nombreux chefs de la Résistance. Il assure les permanences avec Serge Ravel, Robert Caussat ou Germaine Ricard pour répondre aux questions des nombreux visiteurs.

Au lendemain de cette exposition, à l'initiative de Serge Ravel, de Monique Kermel, de Robert Caussat et de Germaine Ricard, il participe activement à la création, conformément aux souhaits de Jacques Puig, ancien maire de Blagnac, de «l'Association pour l'Étude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac» appelée vers 1990 «CERRAVHIS» (Centre d'Étude de Recherche et de Représentation Audio Visuelle de l'Histoire). Avec Serge Ravel, il implique d'autres Résistants et suit le projet tant que sa santé le lui permet.

Cet humaniste s'éteint chez lui à Blagnac le 7 août 1998 après toute une vie consacrée à ses semblables. Sa famille, ses amis peuvent être fiers de lui, de sa vie exemplaire et des valeurs qu'il portait.

La personnalité du Docteur Léon Contie qui a marqué Blagnac de sa présence durant 57 ans ne doit pas être oubliée. En 2014, ce sera

le centième anniversaire de sa naissance : une bonne opportunité pour lui rendre hommage en souvenir de ce qu'il a fait pour Blagnac.

Monique KERMEL et Suzanne BÉRET

SOURCES

GOUBET (Michel) / DEBAUGES (Paul) : Histoire de la Résistance dans la Haute-Garonne
Ed. Milan 1986

GOUBET (Michel) : Cdrom « La Résistance en Haute-Garonne » réalisé par l'AERI (Association pour des Études sur la Résistance Intérieure), janvier 2009

CONTIE (Docteur Léon) : « Mai- juin 1940 » Dépôt légal : 4^e trimestre 1969 (interdit à la vente et non reproductible)

KERMEL (Monique) et CAUSSAT (Robert) : Catalogue de l'exposition « Résistance-Déportation. Vie à Blagnac sous l'occupation » 1981

Revue « Blagnac, Questions d'Histoire » numéros 11, 18, 21, 22, 33, 38, 41

Nous remercions infiniment le Docteur Jean Contie et son frère Michel de nous avoir permis d'écrire cet hommage et de nous avoir fourni de très nombreux renseignements.

Fin 2001, le CERRAVHIS quitte Blagnac, les membres de la Commission d'Histoire locale qui en faisaient partie, prennent alors leur indépendance, forment l'Association Blagnac Histoire et Mémoire et continuent à publier la revue Blagnac, Questions d'Histoire.



►
1981
De droite à gauche,
Robert Caussat,
Germaine Ricard
et le Docteur Léon
Contie (cliché Julio
Kermel)

Capture à Blagnac d'un soldat allemand en 1943

Ce récit a été écrit en 1981 par le Docteur Léon Contie pour figurer à l'exposition sur la Résistance organisée par Monique Kermel.

1943 : En ce début d'année, la zone dite « libre » est occupée depuis le 11 novembre 1942. Les jeunes sont désignés pour le départ en Allemagne au titre du « Service du Travail Obligatoire » (S.T.O.). Certains n'acceptent pas. Ils vont se réfugier dans les maquis dont le nombre s'accroît, et qui s'organisent. Rares sont les prisonniers de guerre qui sont rentrés. La Gestapo, la police de Vichy et la milice sont de plus en plus dangereuses. Les personnes de plus en plus nombreuses qui n'acceptent pas la défaite, l'Occupation, le régime nazi et ses collaborateurs de Vichy sont traitées de « terroristes » et traquées.

Cependant, la population dans son ensemble écoute la radio de Londres qui est brouillée. Les voitures à essence ne sont pas encore interdites, mais très peu de tickets sont distribués pour l'essence : 20 litres par mois pour un médecin. Les camions roulent munis d'un gazogène à bois ou à charbon. Pas de chaînes ni de rayons pour les bicyclettes. Pas de pneumatiques d'aucune sorte. Pas de chaussures. Pas de vêtements. Peu de médicaments. On manque de tout. On a froid. On a faim surtout en ville. L'Occupant par contre, n'est privé de rien. Il pille, particulièrement les biens des Juifs qu'il arrête et envoie avec les « terroristes » en déportation dans les camps de la mort. Le marché noir fait profiter certains de la misère des autres. Quelques résistants en nombre croissant, Français, Espagnols, Allemands, Belges, Polonais, Russes... sans distinction de nationalité, de race, d'opinion politique ou religieuse, sont dans les maquis encore mal armés, mal ravitaillés, mal habillés, mal chaussés, mais courageusement aidés par la population des campagnes. D'autres résistants sont restés à leurs postes où ils sont très utiles en particulier pour le renseignement et le sabotage dans les administrations (S.N.C.F., P.T.T., Police, Gendarmerie...) qui sont occupées par les Allemands

de même que les usines, les aérodromes et même beaucoup de maisons particulières d'habitation.

C'est dans cet environnement que vivent à peine 2 000 Blagnacais. Beaucoup de maraîchers, quelques blanchisseurs. Le village n'a pas subi les bombardements des avions alliés. C'est plus tard qu'un avion tombera sur l'église. L'aérodrome, occupé par les Allemands, est utilisé uniquement par leurs avions militaires. Autour beaucoup de bombes de gros calibres sont entreposées. Il existe un Atelier Industriel de l'Air (A.I.A.) avec entrée située au même endroit que celle qui permet aujourd'hui de pénétrer dans l'usine « Aérospatiale » de Blagnac.

C'est à 300 mètres de cette entrée et à 50 mètres environ de la maison de M. Antonin Garric que fut capturé un soldat allemand en uniforme, en ce début de l'année 1943, aux environs de minuit : ce soir-là, je m'étais rendu avec mon automobile chez monsieur Garric pour une petite réparation qu'il effectua. Ayant réussi à se procurer du pain, du vin et des haricots secs, il m'invita à un repas du soir inespéré auquel assistaient Madame Béziat, pharmacienne à Blagnac et son mari. Cela se passait au premier étage, on y accédait par un escalier extérieur. Mon véhicule, contenant mon manteau et ma sacoche, stationnait dans la cour.

Le grand portail donnant sur la route était fermé. Après le repas, au cours d'une partie de cartes, Mme Béziat s'écria soudain : « On vole votre voiture ». M. Garric se précipita avec une lampe électrique, prit au passage au bas de l'escalier un morceau d'un très gros tuyau de plomb. Il cria : « C'est vrai, venez vite ». Ma voiture, vide, était renversée dans le fossé bordant la route. Nuit très sombre. J'ai pris la lampe électrique de M. Garric et j'ai inspecté le fossé en direction

de l'A.I.A. Tout à coup, j'y ai découvert, allongé, un soldat allemand en uniforme de la Wehrmacht. Instinctivement, je l'ai ébloui avec la lampe. « Keine Waffe » (pas d'arme), cria-t-il. J'ai répondu : « Hoch Hande, Schnell ! » (Haut les mains, vite). Ébloui, ahuri, peut-être un peu éméché, l'Allemand fut amené chez M. Garric avec rigueur mais sans brutalité. M. Béziat est alors parti demander aide au poste de garde de l'A.I.A. pour remettre ma voiture sur la route. Plusieurs dizaine de minutes après, je suis allé au poste de garde. M. Béziat discutait toujours et me dit : « Ils ne veulent rien savoir ». C'est alors qu'un gardien français qui m'avait reconnu, M. Baute, voulut m'être agréable et me conduisit à l'intérieur de l'A.I.A., presque de force, dans une chambrée d'Allemands. Un lieutenant de la Wehrmacht arriva : explication courtoise en langue allemande, ordre fut donné à une patrouille de m'accompagner sous le commandement d'un sous-officier.

Arrivée très rapide chez M. Garric, homme très robuste, que nous vîmes repoussant vigoureusement avec son gourdin notre prisonnier qui voulait s'évader par le portail grand ouvert. À cette vue, je me suis senti en mauvaise posture : depuis novembre 1942, à l'insu de mon entourage, j'appartenais à un groupe de résistance, sous les ordres de Louis Bugnard, professeur à la faculté de médecine. J'avais eu deux fois des démêlés avec la police de Vichy. Tout récemment, un officier de police judiciaire sympathisant m'avait tiré d'une affaire dangereuse à l'occasion de l'arrestation, le 6 février 1943, de Marcel Langer, chef Inter Régional des Francs Tireurs Partisans Français (F.T.P.F.), qui fut exécuté par la suite et à qui j'avais délivré un certificat d'arrêt de travail deux jours avant sa capture par la police de Vichy.

À l'arrivée de la patrouille, le soldat allemand chercha à se cacher dans la cour. Une sommation du chef, une mise en joue et il se rendit immédiatement. Il devint alors mauvais et raconta des mensonges. Il ne présentait aucune trace de coups. La connaissance de la langue allemande me permit de rétablir la vérité.

Après discussion, les hommes de la patrouille remirent ma voiture sur la route et repartirent avec notre prisonnier.

Il était deux heures du matin... L'affaire s'arrêta là pour nous.



Un matelot blagnacais en Amérique

En 1774, les treize colonies anglaises d'Amérique du Nord s'unissent pour lutter contre la métropole britannique et publient, deux ans plus tard, une déclaration d'indépendance. Elle soulève en France un tel enthousiasme que de nombreux jeunes officiers nobles, parmi lesquels le marquis de La Fayette, rejoignent l'armée des insurgés américains commandée par le général Washington.

En 1778, le traité d'alliance conclu entre la France et les délégués américains décide Louis XVI à ordonner l'entrée en guerre de la marine royale et de 6000 fantassins et cavaliers. Après sept ans d'affrontements sur terre et sur mer, la conjugaison de ces deux forces jointes à celles du général Washington entraîne l'écrasement et la capitulation de l'armée britannique à la bataille décisive de Yorktown, petite ville de Virginie située au bord de la baie de Chesapeake. L'indépendance des États-Unis est proclamée.

Antoine Papeyre, matelot dans la marine royale française, participe avec courage à cette belle aventure. Évoquons son héroïque parcours depuis les bords de Garonne jusqu'au port de Brest en passant par les côtes de Méditerranée, de l'Océan Pacifique et de la mer des Caraïbes.

Antoine Papeyre (Blagnac 1752 - Blagnac 1821)

Issu d'une longue lignée de pêcheurs sur Garonne, Antoine Papeyre fils de Dominique et de Jacqueline Germa, voit le jour à Blagnac le 9 juin 1752. Respectueux de la tradition, il bénéficie à son tour du droit de pêche accordé par la couronne à sa famille depuis plusieurs générations. En contrepartie de ce privilège, il doit inscrire son nom au registre des « gens de mer » répertoriant les jeunes hommes dans l'obligation de servir, à tour de rôle et par groupes régionaux, dans la marine royale. Ce système mis en place par le ministre Colbert en 1668 prévoit le versement aux matelots incorporés d'un pécule mensuel destiné à aider leurs familles. Particularité fort rare à cette époque, une modeste pension de retraite est accordée aux survivants des batailles navales, des naufrages et du scorbut.

En 1778, la France alliée aux États-Unis entre en guerre contre l'Angleterre. Antoine, âgé de vingt-six ans, est à son tour convoqué à Toulon où il intègre l'escadre du comte d'Estaing composée de 12 vaisseaux et 11 frégates. Il embarque sur « Le Fantasque », solide vaisseau de 64 canons commandé par le célèbre Suffren. En incluant artilleurs et fantassins de marine, son équipage comprend 627 hommes parmi lesquels les matelots principalement originaires de Provence et du Languedoc. Vingt d'entre eux, pêcheurs sur fleuve, lac ou rivière, arrivent de Verdun-sur-Garonne, Castelferrus, Carbonne, Auterive ou Villemur en pays toulousain. L'escadre appareille pour l'Amérique le 13 avril 1778. Toutes voiles dehors, elle entraîne Antoine et ses camarades vers une grande aventure. Après 80 jours de traversée, elle atteint la côte est des États-Unis face à l'embouchure de la Delaware, puis se dirige vers New-York et enfin vers Newport où se produit le premier d'une longue série d'exploits. Évoquons-les chronologiquement :

- **Début août 1778**, destruction des batteries d'artillerie anglaises à Newport

Le « Fantasque » et le « Sagittaire » forcent le canal de Rhode-Island et entrent dans la baie de Conanicut où ils sèment la panique en détruisant 5 frégates anglaises. Après trois mois de repos en rade de Boston, l'escadre appareille vers la mer des Caraïbes et atteint la Martinique le 6 décembre 1778. C'est l'une des nombreuses îles de l'archipel des Antilles situé à environ 400 kilomètres au nord-est des côtes de l'Amérique du Sud.



- **Bataille de l'île Sainte-Lucie**, 15 au 18 décembre 1778

D'Estaing se contente de canonner de loin les navires anglais. Il fait ensuite débarquer son infanterie de marine mais l'assaut est un échec. Il se retire avec de lourdes pertes.

- **Bataille navale de l'île de la Grenade**, juillet 1779

Après avoir conquis les îles de Saint-Martin, Saint-Barthélémy et Saint-Vincent, l'escadre française atteint les côtes de l'île de la Grenade. D'Estaing débarque à la tête de 1200 fantassins. Après deux jours de combat, il obtient la capitulation de la garnison britannique. L'escadre anglaise qui se présente deux jours plus tard est en grande partie anéantie par les canons de nos navires. Placé en première ligne lors de cette grande bataille navale, le « Fantasque » est légèrement endommagé. Son équipage compte 22 tués et 41 blessés.

▲
Matelots au repos
par Pierre
Brochard

- **Siège de Savannah**, octobre 1779

L'escadre remonte vers la Géorgie, l'état le plus au sud des États-Unis, pour participer en collaboration avec les Américains au siège de la ville côtière de Savannah. Espérant réitérer son exploit de la Grenade, d'Estaing ordonne le débarquement et l'assaut terrestre de son infanterie de marine mais il se heurte à une forte résistance. Blessé aux deux jambes, il donne le signal de repli vers les navires.

Le repos du guerrier

Pour l'escadre du vice-amiral d'Estaing, l'aventure s'achève. Le départ pour la France a lieu en octobre 1779. Le 28, une terrible tempête disperse les navires. Frappé par la foudre, le « Fantasque » est endommagé. Son journal de bord précise que les trois-quarts des marins sont atteints de scorbut. Il n'accoste à Brest qu'en décembre



◀ **Vaisseau français
XVIII^e siècle
par Bernard
Coppens**

1779. Antoine retrouve enfin son pays après vingt mois de campagne maritime. Sa joie est cependant assombrie car plusieurs de ses amis matelots manquent à l'appel. Bonas Barthélémy de Carbonne, Caumont François et Dalaye de Montauban ont été tués au combat. Jean Deblanc de Verdun-sur-Garonne, Casse Paul de Carbonne, Serres François d'Auterive sont morts des suites de leurs blessures ou du scorbut. Leurs dépouilles reposent, comme il est de coutume dans la marine, au fond des mers.

De retour à Blagnac, Antoine Papeyre retrouve sa chère Garonne et son métier de pêcheur de poissons. Il épouse la Blagnacaise Claire Marseillac, fille de Jean et de Jeanne Rocolle. Elle lui donne une fille prénommée Jacqueline le 24 février 1784 et un fils, Dominique, le 17 mai 1786. Les événements historiques de la Révolution et de l'Empire ne semblent pas avoir bouleversé son paisible parcours. A-t-il appris l'exécution du comte d'Estaing, guillotiné à Paris pour cause de noblesse le 28 avril 1794 ? Nul ne le sait. Sans doute était-il fier d'avoir combattu pour la cause de la Liberté d'une nation amie sous les ordres de ce vice-amiral.

Laissons le mot de la fin à Baudelaire : « Homme libre, toujours tu chériras la mer. »

Jacques SICART, Jean-Louis ROCOLLE

SOURCE PRINCIPALE :

« Les combattants de la guerre d'Amérique 1778-1785 » d'après les registres maritimes du XVIII^e siècle déposés aux Archives Nationales, publiés par les soins du Ministère des Affaires étrangères en 1903. Page 14, paragraphe « Quartier d'incorporation de Toulouse » : Antoine Papeyre – Matelot – Natif de Blagnac Sites « Gallica » et « Wikipédia »

La sécurité au temps de Napoléon Bonaparte

Dès son arrivée au pouvoir, Napoléon Bonaparte restaure l'ordre dans le pays. Il crée en 1800 les préfetures de police dotées de forces impressionnantes. La gendarmerie nationale est, elle aussi, organisée en 1801. L'efficacité des services de Fouché, ministre de la police, s'appuie sur une multitude d'anonymes informateurs répartis sur toute la France.

Les membres de cette véritable «armée de l'ombre» sont parfois choisis parmi d'anciens bagnards comme le célèbre Vidocq. La principale mission des services de sécurité consiste à traquer d'innombrables bandes de hors-la-loi qui sévissent principalement dans le Sud-ouest. Elles sont en grande partie composées de jeunes déserteurs ou de réfractaires au service militaire, entrés en délinquance pour échapper, de 1793 à 1815, aux sanglants affrontements entre la France et l'Europe



◀ Thomas Christia, natif de Blagnac, Dumas et la fille Daubat préparent leur forfait. D'après Job.

entière. Le Blagnacais Thomas Marguerite Christia est peut-être l'un d'eux. Fils de Pierre, maître-valet à la ferme Laberie proche de Pinot et de Marie Demblas, il voit le jour le 26 novembre 1765. Nous ne connaissons pas les détails de son existence. Par contre, le numéro 96 du Journal du Département de la Haute-Garonne daté du dimanche 28 pluviôse an 13 (17 février 1805) nous révèle sa triste fin. En voici un extrait : «Toulouse : La Cour Criminelle Spéciale s'est occupée des affaires de sa compétence, et par arrêt du 23 pluviôse an 13, elle a condamné à la peine de mort les nommés Dumas se disant natif de



▶ Arrestation de Christia par la gendarmerie impériale.

(N.º 96.)

JOURNAL

DU DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-GARONNE.

Du DIMANCHE 28 Pluviôse an XIII (17 février 1805.)

TOULOUSE.

La session ordinaire de la cour criminelle de la Haute-Garonne qui a commencé le 15 pluviôse an 13, a été terminée le 21. Un accusé a été acquitté par le jury; trois ont été condamnés à la peine des fers, et deux à des peines correctionnelles.

— La cour criminelle spéciale s'est occupée des affaires de sa compétence, et par arrêt du 23 pluviôse an 13, elle a condamné à la peine de mort les nommés *Dumas* se disant natif de Bayonne, *Thomas Christia* natif de Blagnac, et la nommée *Daubat* native de Tarbes, pour vol commis dans une maison de campagne avec effraction extérieure; l'arrêt a été exécuté le lendemain. *Dumas* et *Christia* avoient déjà subi d'autres condamnations pour vol, et *Anne Daubat* avoit été constamment vue à la suite de ces deux voleurs; elle-même avoit été quelquefois trouvée pendant la nuit sous des lits dans des maisons où elle s'étoit introduite furtivement, pendant que *Dumas* et *Christia* attendoient à quelque pas de là le moment où elle pourroit leur ouvrir la porte de ces maisons.

La même cour a condamné par contumace le nommé *Antoine*, enfant naturel, à la peine de mort pour assassinat prémédité, non consommé, commis sur la personne du sieur *Coste* habitant de Toulouse, faubourg S. Michel; et par arrêt rendu la veille, 23 pluviôse, les nommées *Dambrier* fille et belle-fille, du bois de Lapière, ont été condamnées à douze ans de réclusion dans une maison de force, pour vol.

— Le 11 pluviôse an 13, le premier conseil de guerre permanent de la dixième division militaire a

commune, mais hors l'enceinte de l'octroi, y sont également assujettis.

4. Tout objet soumis à l'octroi, que l'on auroit fait entrer sans déclaration et sans avoir acquitté le droit, est censé entré en fraude.

5. Sera également censé entré en fraude tout objet qu'on auroit tenté de faire entrer sans acquitter les droits.

6. Les employés de l'octroi sont autorisés à saisir tous les objets entrés, ou qu'on voudroit faire entrer en fraude.

7. Toute contravention aux articles 1, 2, 3, 4, 5 ci-dessus sera punie d'une amende égale à la valeur de l'objet entré en fraude.

En conséquence, tous les objets saisis seront vendus, s'ils ne sont retirés dans les délais et dans la forme prescrits ci-dessus.

8. Toutes les fois que la fraude aura été constatée, et que les denrées ou bestiaux n'auront pu être saisis, le propriétaire sera poursuivi pour être condamné au paiement de l'amende.

9. La valeur de l'objet saisi ou entré en fraude sans avoir pu être saisi, sera fixée de gré à gré entre le propriétaire et le directeur de l'octroi, sauf l'approbation du maire, ou à dire d'experts, au cas qu'ils ne puissent pas s'accorder.

10. sera dressé tous les mois un tableau du cours des objets soumis à l'octroi. Ce tableau sera basé sur les mercuriales.

11. Toute personne qui s'opposera à la perception de l'octroi, ou à l'exercice des fonctions des préposés, sera punie d'une amende de cinquante francs.

En cas de voie de fait, les employés en dresseront procès verbal qui sera transmis directement à l'officier de sûreté.

12. Tous propriétaires d'objets saisis en exécution de l'art. 5, qui voudront les retirer, sont tenus, 1.º de se présenter dans le délai de dix jours, s'il s'agit d'un objet non sujet à l'avarie.

2.º Dans le délai de vingt-quatre heures, s'il s'agit de bétail ou d'objets sujets à avarie;

3.º De verser entre les mains du receveur une somme égale à la valeur de l'objet saisi, en forme d'indemnité.

13. Tout propriétaire d'objets saisis, et qui prétendroit la saisie non valable, est également autorisé à les retirer dans les délais prescrits par l'art. 12; mais il sera tenu de consigner le montant du droit en sus de la valeur des objets retirés.

La valeur de l'objet saisi lui sera remboursée, dans le cas



Les monographies communales d'instituteurs

Depuis une trentaine d'années, les historiens et les chercheurs ont redécouvert dans les Archives départementales les monographies communales rédigées par les instituteurs publics de la fin du XIX^e siècle. La grande période de ces monographies se situe entre 1883 et 1889, mais une étude chronologique attentive révèle une évolution assez complexe et largement étalée dans le temps.

Aspects généraux

L'établissement de ces monographies correspond à une démarche nationale à l'initiative du Ministère de l'Instruction publique, nom que l'on donnait à cette époque à l'actuel Ministère de l'Éducation nationale. Le but était de préparer le stand de l'Enseignement primaire public aux Expositions universelles si caractéristiques de la période. Ce travail proposé aux Directeurs d'écoles primaires a donné lieu à deux textes fondamentaux. Le premier est une Instruction générale du 31 juillet 1887 pour préparer l'Exposition universelle de 1889 (Centenaire de la Révolution française) à l'occasion de laquelle sera construite la tour Eiffel. Cette Instruction fixe les buts de ce travail : montrer, sur un exemple concret et largement développé à l'échelle nationale les progrès de l'enseignement et la qualité des instituteurs publics ; atteindre les parents et le public par l'intermédiaire des instituteurs et de leurs élèves, qui peuvent être associés à l'entreprise. L'Instruction générale du 29 décembre 1898, pour l'Exposition de 1900, reprend et complète les modalités de l'Instruction précédente. Cette initiative du Ministère n'est pas, cependant, à l'origine de ces monographies. Elle a été précédée par des réalisations antérieures liées, comme l'a montré Charles-Olivier Carbonnel dans son ouvrage « Histoire et Historiens » paru en 1976, à l'engouement de l'époque pour l'histoire et la géographie locale. Il faut insister, dans ce domaine, sur le rôle des Sociétés savantes relayées par les Inspecteurs d'Aca-

démie soucieux d'améliorer l'image de marque de l'Enseignement primaire en plein essor. Ainsi, en 1877, le Recteur Maggiolo entreprend, dans les départements de son Académie, une grande enquête sur l'alphabétisation. Confiée aux instituteurs, l'enquête a recueilli plus de 16 000 réponses.

Quelques dates permettent de jalonner l'évolution et de montrer les procédés qui se sont peu à peu imposés. C'est en Lozère que l'on repère, dès 1872, les premières monographies. Dans ce département, entre 1862 et 1874, on en compte 196 pour 198 communes. Une trentaine seront renouvelées en 1889. Le Loiret emboîte le pas en 1874. Dans le Calvados, la réalisation de telles monographies est encouragée, en 1875, par la Société savante de Lisieux. Celle-ci établit un véritable programme qui doit permettre aux instituteurs d'écrire l'histoire et le tableau actuel de leur commune. Mais c'est l'intervention du Ministère de l'Instruction publique qui va, à partir des années 1880, organiser et codifier la réalisation de ces monographies.

La mise en valeur de ces monographies, souvent conduite au niveau départemental, est actuellement en cours. Dans le Lot, on a entrepris une publication systématique, canton par canton. Depuis 2010, la Société des Études du Comminges publie régulièrement les monographies commingeoises les plus intéressantes. Accompagnées de commentaires et d'études thématiques, ces publications ont rendues accessibles les monographies de Franquevielle, du Fousseret, de Saint-

Gaudens, de Montréjeau, de Valentine et d'Encausse-les-Thermes. Cet effort, qui sera poursuivi, devrait, comme dans le Lot, aboutir à une publication d'ensemble, canton par canton. Mais malgré ces avancées incontestables dans la connaissance des monographies communales, il ne paraît pas encore possible, actuellement, de fournir un tableau d'ensemble vraiment exhaustif. Cela tient à l'état d'avancement assez inégal de la recherche et, aussi, à la situation locale des archives souvent très disparates. Beaucoup de monographies sont aujourd'hui perdues. C'est le cas, semble-t-il, assez fréquemment pour plusieurs départements de Midi-Pyrénées.

On peut prendre cependant quelques exemples qui montrent la très grande diversité des situations locales. Dans l'Aisne, 369 monographies ont été conservées. Elles correspondent, chronologiquement, à deux séries. La première, en 1883-1884, a été réalisée à la demande de la Société de Géographie du département. Celle-ci avait établi un questionnaire pour uniformiser la rédaction des textes. Les monographies étaient centralisées par l'Inspecteur d'Académie, qui les a corrigées et notées avant de les envoyer à la Société. En 1888, a été décidée une deuxième série de monographies, à l'initiative de l'Inspecteur d'Académie, pour l'exposition scolaire de Laon, préluant à l'Exposition universelle de 1889. L'Eure-et-Loir est un cas un peu particulier. Une seule monographie, celle de Chartres, a été conservée. Elle a été rédigée, en 1889, par les élèves de l'École normale d'instituteurs du département. Dans la Loire, l'initiative apparaît assez tardive. Elle correspond à une circulaire de l'Inspection académique, du 2 février 1899, pour l'Exposition de 1900. L'exemple de la Dordogne montre que le mouvement s'est parfois prolongé jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale. Les Archives de ce département conservent plusieurs monographies datant de 1912.

Un modèle : la Haute-Garonne

Le département de la Haute-Garonne occupe une place privilégiée dans l'étude des monographies communales d'instituteurs. Au niveau de la recherche, le département apparaît comme véritablement précurseur, ce que révèlent les travaux de Mme Brigitte Saulais et de M.

Jack Thomas cités dans la bibliographie. Les chercheurs disposent, en effet, d'une remarquable mine de documents : 580 monographies pour 588 communes. Certaines communes en ont deux, ou même trois, rédigées par des auteurs différents. Mme Saulais remarque, d'ailleurs, que pour 554 monographies dont l'auteur peut être identifié, 25 seulement sont l'œuvre d'institutrices, soit à peine 5 % du total, ce qui ne reflète pas le pourcentage des institutrices en fonction dans l'Enseignement primaire public à cette époque. Il semble, mais ce n'est qu'une hypothèse, que beaucoup de directrices d'école se sont déchargées de ce travail sur leurs collègues masculins. On peut également souligner que, dans la Haute-Garonne, le phénomène est essentiellement rural. On ne connaît aucune monographie provenant des écoles de Toulouse.

C'est un historien américain, M. Jack Thomas, aujourd'hui Professeur à l'Université de Toulouse le Mirail, qui, un des premiers, a montré l'importance et l'intérêt de cette collection haute-garonnaise. Il a largement utilisé ces monographies comme un des points de départ de sa thèse sur les foires et marchés du midi toulousain. Il écrit lui-même à ce sujet : « *Avant même d'arriver en France et d'avoir mis les pieds aux Archives de la Haute-Garonne, je savais que ces monographies étaient une source potentiellement importante pour mes recherches* ». Cette situation exceptionnelle est due à l'intérêt marqué à l'époque par le Conseil départemental de l'Instruction publique, sous l'impulsion du Recteur Claude-Marie Perroud dont l'action, à Toulouse, a été déterminante, car il conservé son poste pendant 27 ans, de 1881 à 1908. Il faut aussi souligner le fait que, très tôt, la collection complète des monographies a été versée aux Archives départementales, où l'on peut encore les consulter.

Il faut insister également sur un autre aspect. En Haute-Garonne, le travail a été remarquablement préparé et conduit. Les instituteurs ont été dotés d'un plan de travail préparé par l'Inspection académique (voir en annexe une présentation simplifiée de ce plan de travail qui ne comportait pas moins de quatre pages dans le « Bulletin de l'Instruction publique » où il a été publié). La plupart des instituteurs, qui étaient souvent secrétaires de mairie, se sont trouvés très bien informés. Certaines monographies sont profondément marquées par

l'intérêt personnel de leur auteur pour tel ou tel aspect qui leur était proposé. Beaucoup de monographies sont enrichies d'illustrations, de plans, de cartes, en noir ou en couleur, qui révèlent de véritables artistes.

Il est, sans doute, encore trop tôt pour apporter un jugement d'ensemble. On peut, cependant, dégager quelques pistes de réflexion. Quand on approfondit la question, on se rend compte des résultats très inégaux de cette initiative assez générale sur l'ensemble de la France. Un tableau des résultats, selon les départements, montre de très grandes différences. Cette situation s'explique, le plus souvent, par l'influence déterminante de certains Inspecteurs d'Académie. Mais tous n'ont pas perçu l'intérêt éventuel de ces monographies, malgré les consignes émanant du Ministère. On note également de très grandes disparités selon les communes. Contrairement à ce que l'on a parfois affirmé, le travail n'a pas été imposé aux instituteurs, même si l'on sent parfois les pressions de l'Inspecteur d'Académie. Beaucoup d'instituteurs ont joué le jeu et l'on découvre parfois de belles réussites. Mais d'autres sont fort médiocres ! La monographie de l'instituteur de Blagnac, que nous publions dans son intégralité dans ce numéro de la Revue, se situe dans une honnête moyenne.

En conclusion, il faut insister sur l'importance de ces monographies malgré, nous l'avons dit, des résultats assez inégaux. Elles fournissent une bonne « photographie » de nombreux villages de France à la fin du XIX^e siècle et constituent, surtout lorsqu'elles sont assez nombreuses dans un même département, une bonne base de départ pour des recherches plus approfondies. Les monographies représentent également un bon témoignage sur les mentalités de l'époque. Elles sont significatives du rôle imparté par Jules Ferry à l'École primaire publique et à ses instituteurs. En ce sens, elles méritent bien le qualificatif de « Monuments de l'École républicaine » que leur a donné M. Jack Thomas.

RÉFÉRENCES

Archives départementales de la Haute-Garonne. Monographies communales d'instituteurs. Cote Br 4, suivie du n° de la commune. Ces monographies sont consultables sur microfilms.

BIBLIOGRAPHIE

SAULAIS (Brigitte). « De mémoire d'instituteurs. Les monographies communales de la Haute-Garonne ». Conseil général de la Haute-Garonne – Archives départementales de la Haute-Garonne. 1993.

THOMAS (Jack). « Les monographies communales d'instituteurs. Des monuments de l'école républicaine ». Revue de Comminges. Tome CXXVI, n° 2, juillet-décembre 2010 ; pp. 389-401.

THOMAS (Jack). « Le temps des foires ». Foires et marchés dans le midi toulousain de la fin de l'Ancien Régime à 1914. Toulouse ; PUM ; 1993.

Alain LAURET

Schéma du plan de travail proposé aux instituteurs
en Haute-Garonne.

COMMUNE DE N.

I

Situation géographique.
Description physique du pays.
Curiosités naturelles et richesses du sol.
Cours d'eau, eaux potables et sources.
Climat.

II

Chiffre et répartition de la population.
Organisation municipale.
Dessertes de la commune : cultes, perception, postes et télégraphe.
Revenus de la commune. Valeur du centime.

III

Productions agricoles et procédés d'exploitation.
Activités industrielles et minières.
Moyens et voies de communication.
Commerce local, échanges, foires et marchés.

IV

Étymologie du nom et histoire de la commune.
Traditions et légendes.
Personnages célèbres.
Mœurs, cultes, costumes, chants, alimentation.
Monuments.
Archives, documents et écrits sur la commune.
[En annexe du point IV, était demandée une étude très détaillée de la situation de l'enseignement public dans la commune].

Commune de Blagnac

avril 1885

I

Situation
géographique

Le petit village de Blagnac est compris dans la belle et vaste plaine qui s'étend sur la rive gauche de la Garonne, depuis Bourzens jusqu'à Grenade.

Ossis sur une roche élevée, dont ce beau fleuve du Midi baignait autrefois la base, entouré de jardins et de fleurs, fleuri de verdure et d'ombre, possédant de beaux ramiers ce village est l'un des plus gais, des plus charmants des plus pittoresques des environs.

Vicinités

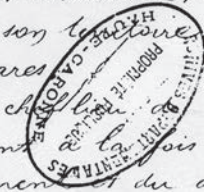
Les limites s'étendent aux communes de Beaupelle, Aussonne, Cornebarrivier, Colomiers, Toulouse, et son territoire occupe une superficie

Étendue

de 1688 hectares

Distance

Le chef-lieu de canton dont fait partie Blagnac étant à la fois le chef-lieu de canton, de l'arrondissement et du département, la distance à l'arrondissement et du département, la distance au département est la même; elle est de 6 Kilomètres. Cette distance se trouve aujourd'hui abrégée par



nouvelle prospérité, ce qui aux lieux je l'espère, grâce à la vigilance et au dévouement de l'administration municipale, qui tient à cœur l'instruction et l'éducation de la jeunesse des écoles de Blagnac

L. Gaudin

Monographie de Blagnac

4M1 31 A.D. 31

Commune de Blagnac
Avril 1885

Situation géographique	<p>Le riant village de Blagnac est compris dans la belle et vaste plaine qui s'étend sur la rive gauche de la Garonne, depuis Boussens jusqu'à Grenade.</p> <p>Assis sur une roche élevée, dont ce beau fleuve du Midi baignait autrefois la base, entouré de jardins et de fleurs, plein de verdure et d'ombre, possédant de beaux ramiers, ce village est l'un des plus gais, des plus charmants, des plus pittoresques des environs.</p>
Limites Etendue Distance aux chefs-lieux de canton, de l'arrondissement, du département	<p>Ses limites s'étendent aux communes de Beauzelle, Aussonne, Cornebarrieu, Colomiers, Toulouse, et son territoire occupe une superficie de 1688 hectares.</p> <p>Le chef-lieu de canton dont fait partie Blagnac étant à la fois chef-lieu de l'arrondissement et du département, la distance est la même ; elle est de 6 kilomètres. Cette distance se trouve aujourd'hui abrégée par le pont suspendu qui relie le quartier de l'embouchure à la localité.</p>
Description physique du pays : relief du sol	<p>Le sol de la commune peut se diviser en deux parties : l'une basse et l'autre élevée. L'altitude de ces deux parties est de 142 mètres au-dessus du niveau de la mer pour l'une et 145 mètres pour l'autre, ce qui présente une élévation moyenne de 143 mètres.</p>
Nature du sol	<p>Le sol est très variable de nature et de composition : léger et graveleux sur les limites des communes de Colomiers, Aussonne et Cornebarrieu, il s'améliore et se modifie à mesure qu'il se rapproche des communes de Toulouse et de Beauzelle, c'est-à-dire de la Garonne et du Touch, où il devient brun et gras. Son ensemble constitue un terrain argilo-silicieux, où le calcaire fait souvent défaut.</p>
Richesse du sol	<p>Très perméable et d'un travail généralement facile, il se prête à merveille à la culture des céréales, des fourrages et des racines.</p>

Cours d'eau : leur débit ; leurs crues, gués, canaux, lacs.

Deux cours d'eau servent seulement de limite à la commune : ce sont la Garonne et le Touch. Ce dernier se jette dans le fleuve quelques mètres en avant du pont suspendu. Le débit de ces deux cours d'eau, très considérables en hiver, diminue sensiblement en été et quelques points même sont mis souvent à sec.

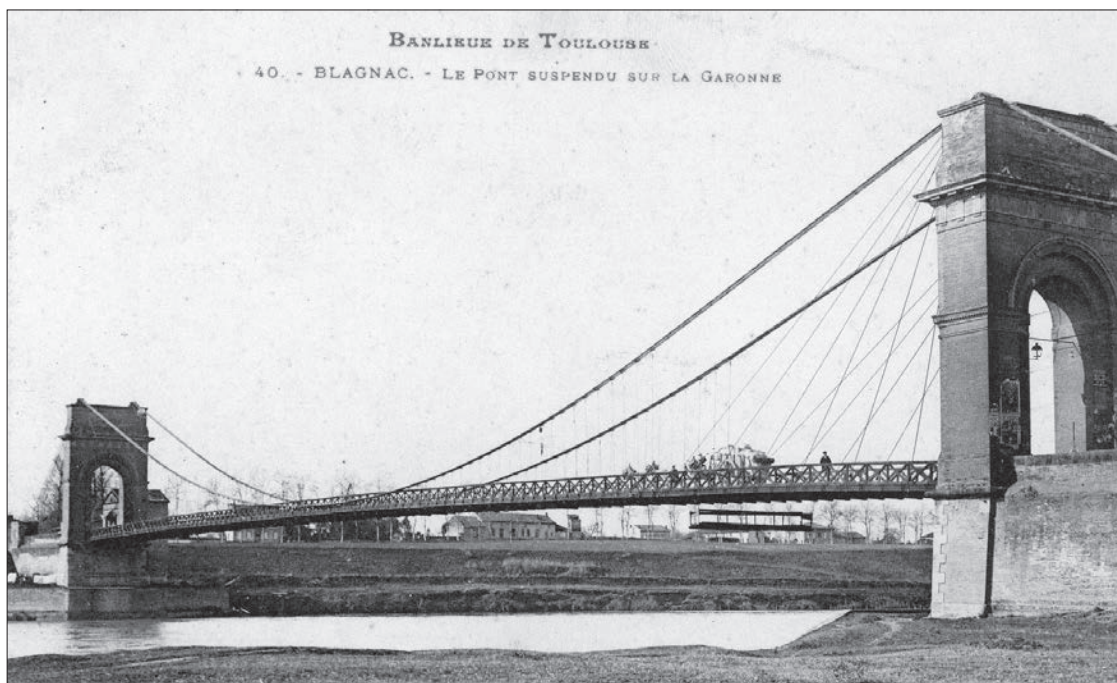
Nous rappellerons cependant que les crues du Touch et surtout celles de la Garonne sont malheureusement trop fréquentes et portent souvent la désolation dans nos contrées.

Nous mentionnerons les inondations de 1772 et de 1835 qui ont été très fortes, mais qui sont loin d'atteindre celle désastreuse de 1875. À cette date, l'eau s'est élevée dans le territoire de la commune à une hauteur jusque là inconnue et les maisons dites de Garonne ont dû être reconstruites. Les ramiers communaux ont été dévastés et les ravages ont été considérables ; heureusement on n'a eu à déplorer la perte d'aucun habitant, tout le mal se bornant à des dégâts matériels.

Le canal d'irrigation de St-Martory passe à quelques centaines de mètres du territoire de Blagnac ; et il est à regretter qu'il ne passe pas par le village même pour les besoins des habitants qui sont privés d'eau pendant une grande partie de l'année.

Eaux potables

Par la nature même du terrain, l'eau est rare à Blagnac, dans la partie élevée : aussi cette question des eaux est capitale et l'administration actuelle étudie un projet qui lui permette d'alimenter, par une prise d'eau à la Garonne, des fontaines pour le service des habitants.



Climat, température, salubrité

Le climat de Blagnac est tempéré ; les chaleurs de l'été s'y font moins sentir qu'ailleurs, grâce au voisinage de la Garonne qui entretient une certaine fraîcheur. Par contre cette fraîcheur est trop sensible dans les autres saisons de l'année et donne naissance à des brouillards qui sont quelquefois très intenses et dangereux.

C'est ainsi qu'à la date des 4 et 5 juillet 1721, un brouillard épais tomba sur la commune et compromit tellement la récolte que la Communauté supplia l'intendant de la province de lui venir en aide, dans cette triste calamité, en lui accordant une indemnité proportionnelle aux pertes, et en exemptant les habitants de toute taxe.

On voit dès lors que dans ces conditions, l'air pourrait être plus sain. À ces causes vient encore s'ajouter l'agglomération du village dont la plupart des maisons sont dépourvues de lieux d'aisances, ce qui occasionne de fréquents dépôts d'ordures dans des rues de certains quartiers du vieux Blagnac et compromet ainsi la salubrité du pays.



||

Chiffre de la population d'après le recensement de 1881. Ce chiffre tend-il à s'accroître ? à diminuer ? Pour quelles causes ?

Le chiffre de la population blagnacaise qui n'était en 1876 que 1741 s'est élevé en 1881 à 1909, dont 875 pour le sexe masculin et 1034 pour le sexe féminin. Comme on le voit, l'élément féminin offre une différence en plus assez notable : 159 personnes.

Loin de diminuer, ce chiffre de la population tend à s'accroître tous les jours. Nous trouvons la cause de cette augmentation dans le voisinage de Toulouse : bon nombre d'ouvriers sont occupés dans les usines et les grands ateliers de la ville où ils se rendent tous les jours, rentrant chaque soir à Blagnac, où les dépenses sont moindres pour eux.

Divisions en sections, hameaux, quartiers, etc...

Il n'y a dans Blagnac ni division en sections, en hameaux, en quartiers. La population est agglomérée ; c'est à peine s'il y a quelques métairies isolées, qui donnent pour la population éparses 47 feux et 210 personnes et pour la population agglomérée 473 feux et 1699 individus.

Organisation municipale

Le Conseil municipal de Blagnac se compose de seize membres. Il a à sa tête, comme maire, M. Debax, qui est à la fois conseiller d'arrondissement et comme adjoint, un propriétaire, nommé Marceillac Hilaire.

Deux agents secondent l'autorité municipale en faisant respecter les lois et les arrêtés municipaux, en percevant les droits de place, d'abattoir et autres. Un préposé à la bascule est chargé de percevoir les droits de pesage.

Cultes

Les habitants de Blagnac font tous partie du culte catholique, qui a pour ministre un desservant nommé M. Massot. Les cérémonies du culte se célèbrent dans une église fort ancienne et qui est assez remarquable surtout par son clocher qui a servi longtemps d'établissement à un télégraphe aérien.

La transformation de cette église remonte au XIV^e siècle. Elle est attribuée à un seigneur Devoisins, baron de Blagnac.

Finances

Blagnac est le siège d'un chef-lieu de perception. Il est seulement à regretter que par suite d'une mesure qui tend à devenir générale, le percepteur ne réside pas dans la commune même. C'est un préjudice porté aux habitants et Blagnac, comme d'autres chefs-lieux de résidence se trouve frustré de ses droits.

Postes et télégraphes

Un bureau de recette est établi à Blagnac où les dépêches sont prises et apportées deux fois par jour par un courrier piéton qui fait le trajet de Toulouse à Blagnac. Les deux distributions quotidiennes se font l'une le matin à 8 heures et l'autre le soir à 6 heures. On a reconnu qu'un télégraphe, adjoint au bureau de poste, serait d'un très grand avantage pour la localité : c'est pour ce motif que des démarches se font à l'heure présente afin d'amener à bien la solution de cette affaire.

Valeur du Centime
Revenus ordinaires

La valeur du Centime est assez forte, puisqu'elle produit une somme de 139f,87. Le budget communal se chiffre par une vingtaine de mille francs en chiffres ronds, et les revenus ordinaires sont d'environ 15 000 francs.

Bureau de bienfaisance
Revenus
Sociétés de secours
mutuels

Le bureau de bienfaisance n'est point si bien partagé. Ses revenus ne sont que de 917 francs. Cependant, hâtons-nous de dire qu'il est encore plus que suffisant pour les besoins de la localité, et qu'il n'épuise pas même toutes ses ressources.

Cette situation s'explique par la présence à Blagnac de deux sociétés de secours mutuels très prospères et qui s'étendent même aux femmes.

La plus ancienne de ces sociétés est celle de Saint-Pierre qui remonte au 13 mars 1839 et qui fut dissoute en 1851, parce qu'elle empêchait le développement de celle de Saint-Exupère, présidée et dirigée par M. le curé. Cette mesure prise pour frapper Monsieur Lavigne, président de la société Saint-Pierre, qui n'était pas l'ami du gouvernement, parut néanmoins si odieuse à la population qu'on revint sur cet acte, en reconstituant la société dissoute, sous le nom de seconde section de la société de Saint-Pierre.



Productions	La population de Blagnac est plutôt industrielle qu'agricole. Cependant les quelques riches propriétaires qui possèdent à eux seuls la plus grande partie du territoire, récoltent en assez grande quantité du blé et des fourrages. Quant aux autres petits propriétaires, ils se livrent en grand à la culture maraîchère qui tend tous les jours à s'accroître et qui assure de bons revenus, grâce au voisinage de Toulouse, où les maraîchers portent tous les matins leurs asperges renommées, carottes, choux, etc...
Procédés de culture	
Vignes	Les vignes sont en petit nombre à Blagnac ; elles occupent la partie extrême sud-ouest de la Commune et bon nombre d'habitants les ont en dehors, dans les communes de Colomiers, Cornebarrieu, Seilh & Aussonne.
Phylloxéra, son apparition, ses ravages	Depuis deux ans environ, quelques tâches phylloxériques ont été signalées dans quelques vignes, mais heureusement la marche du fléau est lente, et les ravages de cet insecte dévastateur sont encore de bien peu d'importance.
Produits de toute nature : usines, moulins, manufactures	On trouve à Blagnac cinq briqueteries en exploitation, un moulin à eau et une usine d'engrais provenant de débris d'animaux morts.
Industrie	Le grand nombre d'ouvriers et d'ouvrières de Blagnac s'occupent de travaux de passementerie. On en fait quelquefois de remarquables : franges, effilés, glands, cordonnets, tresses, etc...
Voies de communication : routes, ponts, époques de leur construction	Les voies de communication qui coupent la commune de Blagnac sont larges et nombreuses. Sans compter la belle route de Toulouse à Grenade, les beaux chemins de Blagnac à Lévigac, Cornebarrieu, Aussonne, nous avons encore une quantité de petits chemins ruraux qui facilitent les débouchés pour les productions. Un beau pont suspendu sur la Garonne relie le quartier de Toulouse, des Sept-Deniers à Blagnac. Il fut construit de 1840 à 1843 par M. Quénot, ingénieur civil à Paris, représentant une société de capitalistes. Ce pont remplaça le bac concédé par le roi aux consuls de Blagnac le 24 février 1339 et fut soumis à un droit de péage pendant l'espace de 39 ans trois mois. Il est situé environ à 200 mètres de l'embouchure du Touch.
Moyens de transport et de communication avec le chef-lieu	Les moyens de transport et de communication avec le chef-lieu sont faciles : les omnibus de la ville de Toulouse de la Compagnie Pons font un service régulier de Toulouse à Blagnac, qui a lieu six fois par jour. La voiture de Grenade passe également à Blagnac, ainsi que celle de Cadours, à l'extrême limite.
Le commerce : Foires et marchés	Le commerce de Blagnac se borne à un marché local hebdomadaire qui se tient tous les jeudis sur la promenade, et qui a pour principal but l'approvisionnement des habitants. Deux foires annuelles sont établies depuis 1867 : elles se tiennent en août et en novembre. Les affaires s'y font en petit nombre, les producteurs préfèrent porter leurs denrées à Toulouse où ils réalisent de plus gros bénéfices.

Mesures locales
encore en usage

De toutes les anciennes mesures que l'on connaissait à Blagnac sous le nom de *cubelote, quarton, éminée, meule ou pagelle, cartonnade, sesterée, pugnère, boisseau, perche*, il ne reste plus aujourd'hui en usage que l'*arpent* et la *meseillade*.

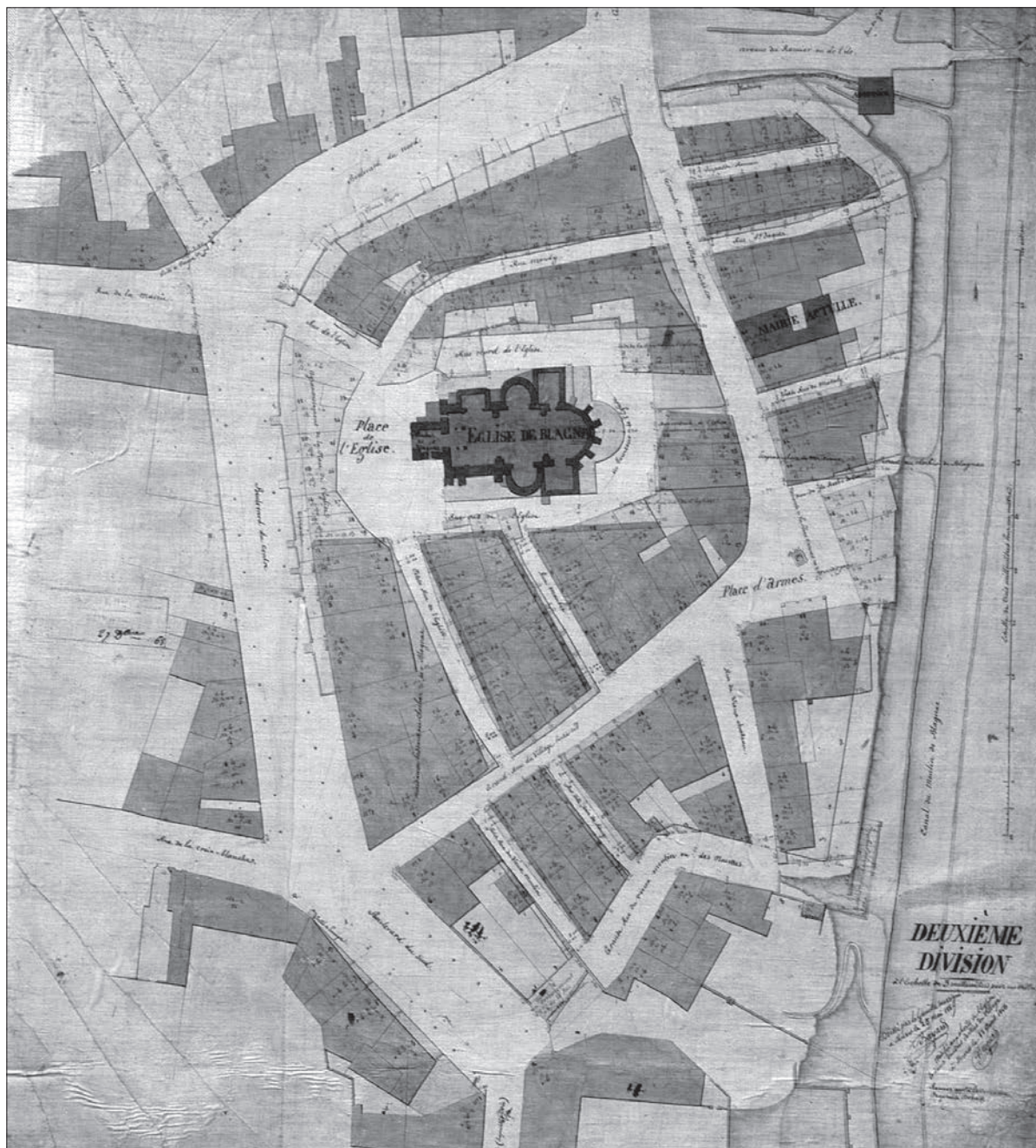
L'arpent actuel, un peu plus grand que l'ancien, est de 56 ares 90 centiares, la meseillade représente le quart de l'arpent.

Ces mesures sont appelées à disparaître sous peu, grâce à la propagation de l'instruction, et à l'usage fréquent du système métrique dans les affaires.

Plan d'alignement

L'ancien Blagnac se composant de rues sales, étroites et tortueuses la municipalité de 1865 chargea Monsieur Bayard, géomètre à Muret de construire un plan d'alignement. Ce travail fut consciencieusement fait ; et, en 1868, il fut soumis à l'approbation préfectorale. Il est aujourd'hui en vigueur et, dans plusieurs années, le village se développera avec plus d'ordre et de symétrie.



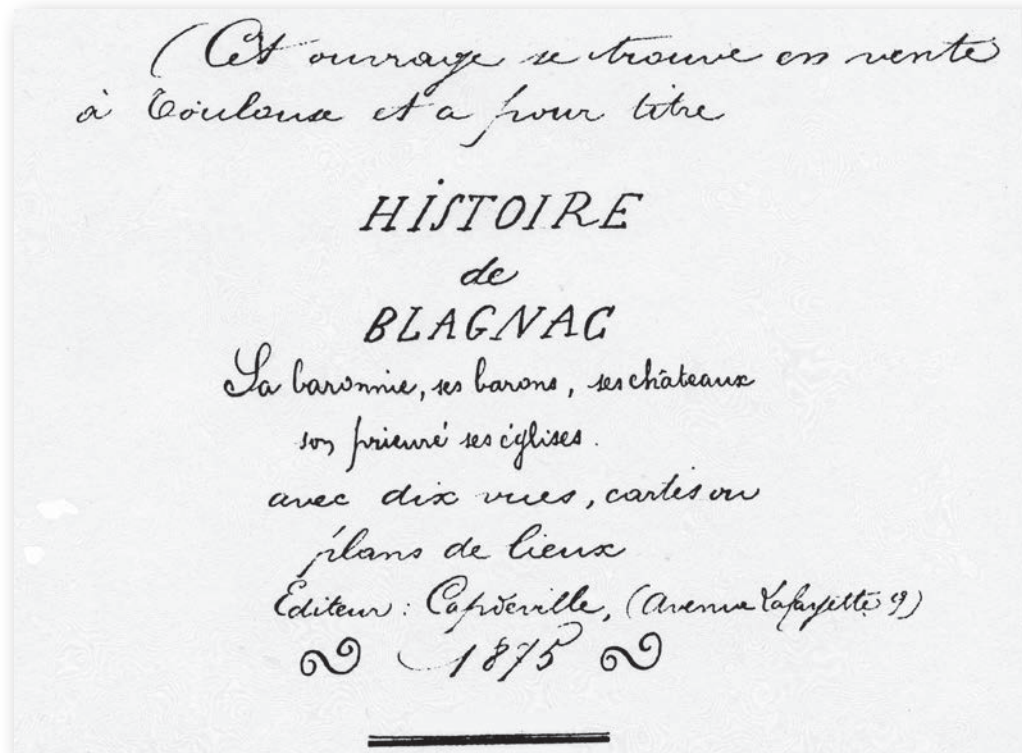


IV

Étymologie probable du nom Les vieilles chartes désignent le village de Blagnac sous le nom William, Sancti, Petri de Blanhaco. On ignore d'une manière certaine l'étymologie de ce nom : les uns prétendent que Blanhacum dérive de Balnéacum (bains) se fondant sur des thermes qu'ils attribuent aux Romains et dont ils auraient retrouvé des vestiges. D'autres prétendent que ce nom appartient à la langue Celtique et qu'il appartient à cette série de noms en AC comme Lévignac, Launac, Bergerac, etc... qui pullulent en France depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées.

Histoire municipale L'histoire municipale de Blagnac est très intéressante. Elle remonte jusqu'à l'occupation romaine et les faits dignes de remarque sont nombreux.

Nous n'entreprendrons point de refaire un travail qui a été déjà fait d'une manière judicieuse et complète, nous craindrions, en retouchant cet ouvrage, de l'amoindrir. (Nous renvoyons donc pour l'historique de Blagnac à l'excellent ouvrage de M. Lavigne ancien maire de Blagnac, ancien Sous-Préfet de Villefranche et de Saint-Gaudens qui a traité ce sujet de main de maître et in extenso). Cet ouvrage se trouve en vente à Toulouse et a pour titre



Annexe au titre IV

Enseignement

Historique de l'enseignement et des écoles dans la commune aux diverses époques.

L'ouvrage que nous venons de citer dans le titre précédent, rapporte que le 5 mai 1613, deux honorables citoyens, Marquès et Berdaulon, voyant qu'ils ne pouvaient obtenir satisfaction des Consuls, malgré leurs demandes réitérées, les assignent par devant le Sénéchal de Toulouse pour qu'ils aient à donner aux habitants de Blagnac et aux frais de la Communauté, un régent qui puisse convenablement « *andoctriner la jeunesse* ».

Sur leur assignation, la communauté, reconnaissant que les prêtres ne pouvaient guère enseigner les enfants à cause de leurs occupations, invite les Consuls à chercher un régent laïque. Les Consuls ne s'empressant pas de mettre à exécution cette délibération, non qu'ils y missent de la mauvaise volonté, mais parce qu'ils n'avaient pas d'argent, disaient-ils, Marquès et Berdaulon obtiennent du Sénéchal de Toulouse, à la date du 9 février 1614, un arrêt qui fixe le traitement du régent à « Soixante livres tournois » par an, avec une rétribution mensuelle de « deux sols » pour les enfants à l'alphabet, de « cinq sols », pour ceux qui liront le latin et de « dix sols » pour ceux qui écriront et chiffreront. « *Les pauvres seront enseignés gratuitement* ».

Le premier instituteur communal et laïque qui, en 1614, traita avec les Consuls de Blagnac pour la « *régence des escholes* » s'appelait Antoine Ribière.

Il y était encore en 1622 puisqu'il fut obligé cette année, d'assigner les Consuls devant le juge de lieu pour obtenir le paiement de ses honoraires.

Depuis cette époque il y a eu constamment un instituteur laïque à Blagnac et le nombre s'élève jusqu'à ce jour à 36.

Il n'en a pas été de même pour les institutrices. Ce n'est que depuis 1881 qu'une institutrice laïque est chargée de l'éducation des filles. Ce poste n'a été occupé à vrai dire que par deux titulaires.

Description de l'école de garçons - Plan

L'école laïque des garçons dont le local, assez convenable pour l'époque où elle a été construite, devient aujourd'hui insuffisant pour les nombreux élèves qui la fréquentent, par suite de l'application de la loi sur la gratuité. On peut voir sur le plan que nous avons dressé que les salles de classe sont trop petites et que le logement de l'instituteur est presque insuffisant : on a, dans la construction, tout sacrifié à la mairie.

Description de l'école de filles

L'école de filles est plus mal partagée encore que celle des garçons. Le local loué par la Commune n'est autre qu'une ancienne salle de café, où l'on fait la classe. Le logement de l'institutrice titulaire et de son adjointe est très convenable : la maison étant spacieuse et bien aménagée pour un logement particulier.

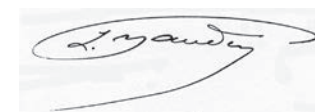
Cette année, il y a quelques mois à peine, les dames de Nevers ont ouvert une école libre et le nombre d'élèves de l'école laïque s'est trouvé amoindri.

Améliorations à réaliser

Il serait bon qu'une école enfantine ou maternelle fut créée à Blagnac : c'est du reste le projet de la municipalité actuelle qui aurait l'intention de placer l'école de filles à l'école de garçons actuelle et de reconstruire une nouvelle école de garçons et mairie au point central du village. L'école enfantine serait annexée à l'école de filles.

Fréquentation	<p>Le nombre d'écoles de Blagnac s'élève donc à trois et elles reçoivent 180 élèves environ :</p> <ul style="list-style-type: none"> - 100 à l'école de garçons ; - 45 à l'école laïque de filles ; - 35 à l'école congréaniste de filles.
État de l'instruction	<p>La fréquentation scolaire est assez régulière aussi l'état de l'Instruction est-il assez prospère, et le nombre des conscrits illettrés ainsi que des conjoints qui n'ont pas su signer leurs noms est insignifiant. C'est ainsi que pour l'année qui vient de s'écouler un seul époux sur trente-six a déclaré ne savoir signer. Les conscrits ont tous apposé leur signature sur le tableau de recensement et plusieurs même, ont plus que l'instruction primaire.</p>
<p>Nombre des conscrits illettrés ainsi que des conjoints qui n'ont pas su signé leurs noms</p> <p>Institutions scolaires : Bibliothèque, son origine, Nombre des volumes, des prêts.</p>	<p>La bibliothèque scolaire de Blagnac a été fondée par Monsieur Lavigne auteur de l'ouvrage que nous avons cité. En 1849, Monsieur Lavigne, alors maire acheta quelques ouvrages et fit tous ses efforts pour répandre le goût de la lecture. Mais ce fonctionnaire parti, les administrations qui lui succédèrent n'étant pas animées du même zèle, la bibliothèque scolaire ne prospéra pas et ne s'accrut d'aucun nouveau volume. Ce n'est que depuis quelques années que grâce aux efforts de notre prédécesseur, Monsieur Balaïgnac, elle a repris un peu, et que le goût de la lecture a été stimulé par de nouveaux livres obtenus du Ministère, et des dons faits aussi par Monsieur Balaïgnac, instituteur. Nous nous proposons de marcher sur ces traces et nous espérons enrichir encore notre bibliothèque.</p> <p>Les volumes composant la bibliothèque scolaire s'élèvent à deux cents environ, dont 95 sont des livres de classe et les autres de prêts pour les familles. Dans l'année 1884 le nombre de prêts s'est élevé à 108.</p>
Caisse des écoles et de la nouvelle municipalité	<p>La caisse des écoles est instituée et fonctionne à Blagnac, depuis l'installation de la nouvelle municipalité. Une somme de deux cents francs est inscrite au budget communal pour les fournitures classiques à donner aux élèves. Cette somme sera plus forte cette année. La caisse d'épargne scolaire n'existe que de nom : deux ou trois livres seulement appartiennent aux élèves et représentent une somme de 250 francs environ.</p>
Traitement des maîtres ; loyers	<p>Le traitement de l'Instituteur est de 1300 francs, celui de l'adjoint 700 francs. La directrice de l'école de filles a 800 francs de traitement, et la Commune lui alloue une indemnité annuelle de 200 francs ; l'adjointe a 600 francs.</p> <p>Les loyers ne comportent que le logement de l'Instituteur adjoint, pour lequel on paie 60 francs par an, et pour l'école de filles ainsi que le logement des maîtresses qui occasionnent à la Commune une dépense annuelle de 750 francs.</p>
Sacrifices à demander à La Commune pour réaliser les améliorations nécessaires	<p>Il serait à désirer que la Commune fît pour l'Instituteur ce qu'elle fait pour l'institutrice et qu'une indemnité vint augmenter le traitement de l'Instituteur, que le projet de groupe scolaire se réalisât le plus tôt possible ; qu'un deuxième adjoint s'occupât d'un cours, les deux maîtres ayant chacun trop d'élèves pour obtenir tout le résultat désirable ; et qu'enfin la bibliothèque scolaire reprît une nouvelle prospérité, ce qui aura lieu, je l'espère, grâce à la vigilance et au dévouement de l'administration municipale, qui tient à cœur l'instruction et l'éducation de la jeunesse des écoles de Blagnac.</p>

L. Naudin



Le Transall C 160

Ou l'histoire d'un Quinquagénaire Berrichon devenu Toulousain

Il ne fait jamais la Une de l'actualité, pourtant il y participe de manière très active : opérations humanitaires, évacuation de ressortissants, conflits et autres catastrophes, sans parler de l'intendance lors des déplacements du chef de l'état... Il ne se passe pratiquement pas un jour sans que l'on ait besoin des services. Revenons sur la longue carrière de ce cheval de trait du transport aérien militaire français depuis 1967 et pour quelques années encore.



La première génération

En 1958, les unités de transports militaires françaises et allemandes sont équipés de Nord 2501 Noratlas et on pense au futur. Un groupe d'étude « Transport Allianz » est alors établi et planche sur un avion pesant environ 50 tonnes et capable de transporter 8 tonnes sur 1200 km

aller/retour sans ravitaillement. Un contrat d'étude est signé en 1960 qui prévoit le partage moitié/moitié des frais d'études et celui des frais de production au prorata des avions commandés. L'avion est désigné C 160 (surface de l'aile 160 m²) « Transall » (pour Transport Allianz). La France commande 50 avions, l'Allemagne 110 et l'Afrique du Sud 9. La différence du nombre de commandes venait du désir des Allemands de remplacer complètement leurs Nord 2501, alors que la France ne souhaitait en remplacer qu'une partie et finir d'user les autres.

Avec le Breguet Atlantic, le programme Transall fut un des tout premiers programmes de coopération européenne. Les sociétés retenues pour le construire étaient Nord Aviation (F), HFB (D) et VFW (D). La coopération entre ces trois sociétés fut sans doute efficace car on allait les retrouver ensemble quelques années plus tard lors du lancement d'Airbus Industrie.

Le prototype a été construit à Chatillon sous Bagneux, démonté et transporté par la route à Melun, où il fit son premier vol il y a 50 ans, le 25 février 1963. Il sera suivi de deux autres prototypes volant l'un à Lemwerder le 24 mai 1963 et l'autre à Finkenwerder le 16 février 1964. Puis venaient 6 avions de pré-série.

La série a ensuite démarré sur les trois chaînes d'assemblage à Bourges (F), Lemwerder et Finkenwerder (D), chacune alimentées en sous-ensembles réalisés dans les deux pays. Il est à noter que chaque chaîne fabriquait indifféremment des avions identiques pour les trois pays. Ainsi Bourges a assemblé un avion de présérie, 23 pour l'armée de l'air, 9 pour l'Afrique du Sud et 23 pour l'Allemagne. Dans le même

temps l'usine a réalisé 173 jeux de voilure pour les trois chaînes. Les machines de série furent livrées entre août 1967 et octobre 1972.

Une fois les essais terminés, 2 des 3 prototypes furent retirés du service et utilisés pour la formation des mécaniciens de l'Armée de l'Air. Le troisième fut vendu en 1975 à une société de transport gabonaise. Les 6 machines de pré-série furent partagées entre les deux pays. Une de ces machines fut louée par la Croix Rouge en 1968 pour des missions au Biafra. La plupart furent reformées et seul un d'entre eux vole encore dans l'Armée de l'Air.

Les Transall de l'Armée de l'Air sont rattachés à la 61^e escadre de transport basée à Orléans avec des avions détachés à Toulouse, Pau... mais aussi en divers points du globe : l'Afrique, Djibouti, La Réunion et Nouméa par roulement. À cela s'ajoutent les déploiements ponctuels : Yougoslavie, Somalie, Afghanistan... Ils portaient une livrée gris foncé et vert adaptée à l'Europe. Pour les opérations en zone désertiques, les avions étaient parfois repeints en beige et marron en reprenant le même schéma. Pour les opérations humanitaires, une livrée blanche est appliquée. Depuis le début des années 2000, les avions arborent une livrée gris foncé uniforme, très seyante quand elle est fraîche, mais qui vieillit mal et donne un air fatigué aux avions.

Le Transall allait rapidement se révéler parfaitement adapté à sa mission. Sa soute au gabarit des chemins de fer lui permet de transporter les charges les plus diverses et son train d'atterrissage robuste lui permet de les amener dans les endroits les plus reculés. Une seule ombre au tableau toutefois : le Transall avait été étudié pour réaliser des missions en Europe, sur des distances relativement courtes. D'où la nécessité de faire de nombreuses escales ou d'emmener une charge faible lorsqu'il s'agit de parcourir de longues distances, vers l'Afrique par exemple. Au maximum de ses possibilités, il peut transporter 93 passagers ou 61 parachutistes ou 62 civières ou du matériel (8 tonnes sur 4500 km ou 15 tonnes sur 1850 km).

Entre 1973 et 1988, 4 Transall de l'armée de l'air furent prêtés à la Poste pour transporter le courrier sur la ligne la plus chargée : Paris-Lyon-Marseille-Ajaccio. Son grand volume utile et son silence en faisaient l'outil idéal. Seul le poste de pilotage fut modifié pour le rendre conforme à celui des Fokker 27 exploités en parallèle. Les avions portaient la décoration Air France, qui les exploitait, avec d'abord un fuselage blanc portant un liseré bleu, ainsi qu'un chevron bleu sur la dérive. Ils ont ensuite reçu les couleurs actuelles entièrement blanc, avec des barres tricolores sur la dérive.



Les Transall Allemands étaient affectés à 3 groupes de transport basés à Landsberg, Hohn et Wunsdorf. Ils portent une livrée à trois tons de vert très européenne. Eux aussi portent parfois une livrée blanche pour les missions humanitaires.

À partir de 1972 la Turquie reçut 20 machines allemandes excédentaires au titre de l'assistance militaire. Ces machines portent le camouflage allemand avec une cocarde remplaçant la croix allemande. Une quinzaine sont encore en service.

L'Afrique du Sud a utilisé 9 Transall. Livrés métal naturel avec le dessus du fuselage peint en blanc, ils ont été rapidement camouflés en marron clair et vert vif. Ces machines ont été retirées du service par mesure d'économie en 1993. L'Armée de l'Air française, toujours à court de capacité, aurait souhaité les racheter. Mais les négociations n'ont pas abouti.

La seconde génération

En 1976, la France se décida enfin à remplacer les Nord 2501 restant et souhaitait en profiter pour porter remède au seul gros défaut du Transall : « ses courtes pattes ». La préférence allait sans doute au Lockheed C 130 Hercules américain, mais une solution nationale fut en définitive choisie : relance de la chaîne du Transall en le rendant ravitaillable en vol. Vingt-neuf avions, aussi proches que possible de la première série furent commandés, auxquels s'ajoutèrent six Transall civils destinés à l'Indonésie.



Pour cette nouvelle tranche il fut décidé que le travail serait reparti à 50/50% entre la France et l'Allemagne avec la chaîne d'assemblage à Toulouse, dans le hall Caravelle et maintenant ATR. Entre temps les noms des sociétés avaient changé car Nord Aviation avait rejoint



l'Aérospatiale en 1970 et HFB était devenu MBB. VFW sera absorbé par MBB en 1981. MBB et VFW réalisaient l'ensemble du fuselage et Aérospatiale fabriquait les ailes et assemblait les avions. Le Transall NG (nouvelle génération) fit son premier vol le 9 avril 1981 à Blagnac et les machines de série partirent rejoindre la 64^e Escadre de transport à Evreux en 1982. Les machines de la deuxième série se distinguent extérieurement de leurs aînées par la perche frontale de ravitaillement en vol qui leur a valu le surnom de Licorne. Intérieurement ils possèdent des réservoirs supplémentaires de carburant dans les ailes et quelques améliorations d'équipements.

Vingt-trois transporteurs purs furent réalisés. Parmi eux, quinze sont équipés pour pouvoir servir de ravitailleurs en vol grâce à un tuyau souple logé dans le carénage allongé du train d'atterrissage gauche. Ce système permet de ravitailler un autre Transall mais aussi des chasseurs. Quant aux hélicoptères, qui deviennent eux aussi ravitaillables, le Transall ne leur convient pas car le receveur se trouverait dans les turbulences de sillage du fuselage.

Quatre autres machines ont été construites pour les communications avec les sous-marins en plongée. Elles disposent d'un système d'émission en très basse fréquence (VLF), seul capable de pénétrer dans l'eau. Ce système est constitué de 2 câbles de plusieurs kilomètres de long déroulés en vol. L'avion étant en virage, les câbles lestés sont pratiquement verticaux et se comportent comme une gigantesque antenne. Ces avions ont été retirés du service et réformés en 2001. Décision dommageable, car ils avaient peu volé et auraient rendu de grand service une fois remis au standard des transports.

Deux avions furent construits pour l'écoute électronique. Hérisés d'antennes, leur mission principale consistait à se rendre à Berlin, comme des transporteurs ordinaires, mais en ouvrant bien grand les oreilles pour écouter de manière fort indiscrete les transmissions radio d'Europe de l'Est. Depuis la chute du mur de Berlin, ils ont élargi leurs horizons en participant à toutes les opérations militaires : Irak, Bosnie, Afghanistan...

L'Indonésie a commandé six Transall civils en 1979 afin de relocaliser une partie de la population de certaines îles surpeuplées vers d'autres encore vierges. L'avion franco-allemand fut choisi pour ses qualités de décollage et d'atterrissage sur des terrains sommaires. Ne pouvant pas attendre les livraisons en 1982, deux Transall de la Luftwaffe furent loués auprès de MBB en 1981 afin de démarrer le programme. Les avions ne portent pas de perche de ravitaillement. La livrée est très civile avec un fuselage blanc à bande rouge et un logo rouge également sur la queue. Le dernier a été retiré du service en 2008.



En 1985, après la livraison du 210^e et dernier Transall, les outillages furent réformés. Une troisième série n'était donc plus possible, comme cela aurait pu se produire. Cela ne veut pas dire que l'évolution du Transall s'est arrêtée là. En 1987, il a été décidé de rénover les Transall pour leur permettre de durer jusqu'à l'arrivée d'un hypothétique successeur. La structure de l'avion posait quelques problèmes de fatigue et de corrosion qui ont été résolus lors des grandes visites des avions. L'effort principal s'est axé sur les équipements qui dataient de la génération de la Caravelle. Devenant de plus en plus difficiles

à entretenir, il fut choisi de les remplacer par des équipements de la génération de l'Airbus A320. Le premier avion modernisé fut remis en service en 1993 et tous les Transall français existants ont ainsi été modifiés. Les avions allemands ont également fait l'objet d'une modernisation similaire menée en parallèle.

Encore à court d'avions de transport en 1987, l'Armée de l'Air ne put pas commander une troisième série de Transall et obtint donc 14 C 130 Hercules pour ses missions à longue distance. Ayant les deux machines en service côte à côte, les comparaisons étaient inévitables.



Avantages du Transall :

- Soute plus large et plus haute, sans rétrécissement au milieu pour loger le train d'atterrissage
- Train d'atterrissage mieux adapté aux terrains sommaires grâce à 4 roues par train
- Plus grande fiabilité et entretien plus léger
- Meilleure manœuvrabilité

Avantages du Hercules :

- Charge utile plus importante
- Soute plus longue
- Distance franchissable plus élevée

Par exemple lors de la guerre du golfe en 1991, un Hercules emportait 15 tonnes et faisait le voyage en 2 jours avec une escale tandis que le Transall emportait 8 tonnes et faisait le voyage en 4 jours avec 2 escales. En fait dans l'Armée de l'Air les deux machines ne sont pas vraiment concurrentes et cohabitent en bonne intelligence, chacune dans sa spécialité.

Les missions

La mission de base du Transall est le transport, souvent simultané, de marchandises, de véhicules et de personnels. Ces trois types de chargement peuvent également être parachutés. Parmi les marchandises transportées on peut trouver des hélicoptères démontés, de l'aide humanitaire, la valise diplomatique, le matériel d'unités de l'Armée de l'Air partant en manœuvre ou à l'étranger... Du côté du personnel, la palette est aussi large avec des militaires des trois Armes (dont des parachutistes), le GIGN, des ressortissants évacués des points chauds de la planète... Les avions peuvent aussi être aménagés pour les évacuations sanitaires (62 civières). Une des missions les plus visibles est l'accompagnement de la Patrouille de France dans tous ses déplacements.

Les Transall de seconde génération ont également comme mission le ravitaillement en vol des chasseurs, mais aussi de leurs frères transporteurs.

Il reste actuellement environ 40 Transall en service dans l'Armée de l'Air (20 de première série et 20 NG). Le retrait des avions de la première série arrivant en fin de vie a débuté en 2005. Ceci pose un grave problème de capacité de transport à l'Armée de l'Air, qui doit souvent compter sur l'appui de ses voisines européennes. Pour

mémoire l'armée de l'air allemande aligne 60 Transall, beaucoup moins fatigués que les nôtres (la moitié des heures de vol de leurs homologues français) et qui n'ont pas connu les rigueurs des opérations extérieures en Afrique ou dans les DOM-TOM.



La relève devrait arriver à partir de la fin de cette année sous la forme des premiers exemplaires de l'A400M à Orléans. Mais il faudra attendre quelques années de plus pour que leur nombre soit suffisant. Les derniers Transall ne prendront donc une retraite, au combien méritée, que vers 2020.

Conclusion

Maintenant que vous connaissez le Transall, pensez à lui lorsque vous regarderez les actualités. Observez l'arrière-plan et vous remarquerez souvent son gros nez noir ou son arrière si caractéristique. Non, l'actualité ne peut vraiment pas se faire sans l'aide du Transall.

Caractéristiques techniques :

Caractéristiques	C 160 NG	C 130 H30
Envergure	40 m	40,4 m
Longueur	33,6 m	34,3 m
Hauteur	11,6 m	11,6 m
Longueur soute	13,5 m	20,4 m
Largeur soute	3,15 m	2,7 m
Hauteur soute	3 m	2,74 m
Volume soute	125 m ³	170 m ³
Masse à vide	31 t	34,6 t
Carburant	28 000 l	36 600 l
Charge maximum	15 t	18 t
Masse maximum	51 t	78 t
Vitesse maxi	515 km/h	600 km/h
Autonomie charge maxi	1 850 km	4 250 km
Autonomie maximum	5 100 km avec 8 t	7 870 km avec 7 t
Moteurs	2 Rolls-Royce Tyne	4 Allison T 56
Puissance	5 950 CV	4 500 CV

René TOUSSAINT

SOURCE :

- Transall C 160, une aventure franco-allemande, Stéphane Allard, Marines Édition 2009

La baloche d'après-guerre

En 1945, tout comme la majorité des Français, les Blagnacais veulent oublier les années de guerre, les privations, la peur et retrouver une vie normale en renouant avec les réjouissances d'avant l'Occupation : 14 juillet et surtout « leur » fête fin septembre. Les souvenirs de ces anciens « balochards », d'abord un peu flous se font plus précis pour les années 1950-51.

La tradition veut que les Blagnacais portent une dévotion toute particulière à Saint-Exupère (voir les revues « Blagnac, Questions d'Histoire » numéros 13, 15 et 34). Ils le préfèrent au « titulaire » de l'église et tout naturellement choisissent le dimanche le plus proche du 28 septembre, jour dédié à ce saint, pour la fête dite autrefois « patronale », puis « locale » et populairement « baloche ».

Les réjouissances sont rares, aussi tous attendent ce moment festif avec impatience, en particulier les enfants qui, encore en vacances (celles-ci commencent le 14 juillet et se terminent le 1^{er} octobre), en profitent pleinement.

Les préparatifs

Le 8 septembre 1945, le Conseil municipal sous la présidence du maire, Jean-Louis Puig, décide de « faire appel à la jeunesse pour l'organisation de la fête à condition toutefois que le bureau soit composé de jeunes majeurs » et ajoute que « si la commission ne pouvait assurer tous les frais, le Conseil municipal en couvrirait une partie ; en conséquence la Commission des fêtes du Conseil municipal s'abouchera avec la Commission nommée par les jeunes gens pour élaborer le programme de la fête ».

Les jeunes prennent leur rôle au sérieux. Tout d'abord, ils se rendent à la mairie et, avec l'accord des conseillers, élisent le bureau composé d'un président qui a déjà fait le service militaire, d'un trésorier et d'un secrétaire. Des jeunes gens ayant passé le Conseil de révision se joignent à eux pour former le Comité des fêtes.

Même si la municipalité leur propose une aide financière, les jeunes ont à cœur de ne pas en avoir besoin. Pour collecter des fonds, ils confectionnent de petits bouquets de fleurs de saison données par des

Blagnacais, souvent des vendangeuses avec quelques brins d'asperges pris sur le feuillage des asperges. Durant la semaine précédant la fête, ils les mettent dans une panier et vont les offrir aux habitants des fermes, chez les commerçants et chez les propriétaires de Blagnac n'y résidant pas en permanence, en échange de quelques pièces ou billets. Ils font de même le matin du jour « J » en passant dans toutes les maisons du Centre par groupe de deux ou trois (le plus âgé étant le responsable) selon un itinéraire déterminé à l'avance. Pour que la « recette » soit la plus importante possible, ils se présentent vers 11h30 au moment où toute la famille est réunie : Blagnacais et parents invités pour l'occasion. Ils rencontrent des généreux et parfois des « radins » qui donnent peu ou pas du tout. À la fin de ces tournées, vient le comptage et s'il est bon, tous les jeunes pourront se retrouver autour d'un repas, une fois l'orchestre et les divers entrepreneurs payés. Ce rituel perdure durant la décennie 1950 et au-delà.

Dans les maisons, les couturières s'activent : elles confectionnent la toilette neuve que chacun veut étrenner. Il faut paraître « endimanché ». Les cuisinières élaborent le menu le meilleur possible malgré le manque de certains ingrédients introuvables encore à cause de la pénurie d'après guerre. La tablée est impressionnante : l'ensemble de la famille se retrouve. Les enfants se réjouissent à l'avance du repas amélioré, « exceptionnel » et savent que tous les membres présents donneront « une pièce » pour les tours de manège.

L'avant-goût de la fête

Une semaine, au moins, avant le « fameux » dimanche, le spectacle commence avec l'arrivée des attractions et leur montage fort appréciés des petits curieux. Devant la pharmacie, boulevard Firmin Pons,



◀ 1950 - vente de «picots» rue Lavigne - Maryse Loze et Liliane Esparseil

▶ Avant le départ - 1950 -



◀ 1950 - Maryse Loze, Miss Blagnac et Liliane Esparseil, demoiselle d'honneur, remettent le bouquet au vainqueur



1951 - Le comité des fêtes : Antonin Dumont, Jean Vincenneau, Jean Fabre, Henri Rivals Liliane Esparseil, Miss Blagnac, encadrée par Suzanne Serny et Aimée Barbaste, les deux demoiselles d'honneur

apparaît peu à peu le plus beau des manèges pour les enfants avec ses barres de cuivre rutilantes. Sur le plancher à deux niveaux, le propriétaire, venu de L'Isle-en-Dodon et qui a des parents blagnacais, visse cochons roses, cygnes blancs, chevaux sellés et harnachés... tous prêts à monter et à descendre. Au milieu pourra évoluer un vrai petit cheval pour entraîner la jolie ronde de ces beaux animaux aux couleurs attrayantes. Près de la mairie pavoisée de drapeaux tricolores, devant l'emplacement de l'Auditorium actuel, s'installent les autos tamponneuses très prisées des plus grands. Derrière la bascule, devant « la maison Guimbaud » un manège à vagues, genre chenille, offre des sensations fortes aux plus âgés tout comme celui avec les chaînes redouté des jeunes filles car les garçons s'amuse à les bousculer et à les faire tourner.

Les forains et leurs baraques occupent toute la longueur des boulevards. Ils vendent une grande quantité de friandises : bonbons, gâteaux, nougat, barbe à papa, pommes caramélisées... ou de petits jouets de pacotille : sifflets, ballons... Quelques balançoires très simples se glissent entre une baraque et le stand de tir ou le « jeu de massacre ».

Les jeunes du Comité des fêtes choisissent l'orchestre. Début septembre 1945, Adolphe Ichac, directeur de « la Sirène toulousaine » qui venait avant la guerre, offre ses services. Durant trois ou quatre ans, il continue à avoir la préférence des jeunes gens, puis les générations suivantes le délaissent et font appel à d'autres musiciens parfois différents chaque année.

Un entrepreneur de Toulouse installe les « files » ou poteaux à l'entrée du village avec quelques banderoles de couleurs pour attirer les gens de passage. Il plante un de ces mats au milieu et quatre ou cinq autour de la piste de danse. Il les relie avec des guirlandes électriques qui forment ainsi comme un chapeau chinois ; la nuit c'est le seul endroit aussi bien éclairé. Pour terminer, il monte l'estrade de l'orchestre, place Jeanne Hérisson juste après la guerre et ensuite au carrefour de la rue Lavigne et des boulevards face à l'Épargne.

Le grand jour

Il serait plus exact de parler des « deux » grands jours car la fête débute dès le samedi soir avec la retraite aux flambeaux. Le garde champêtre allume et distribue les falots dans la salle des pas-perdus de la mairie. Puis, en tête de la joyeuse farandole, il donne le signal du départ. La clique le suit tambours battants. Les jeunes gens laissent ce divertissement aux plus « petits » et gardent leur énergie pour le bal. Les mères ne permettent pas toujours aux jeunes filles de participer : elles se contenteront de regarder. Les enfants accompagnés de leurs parents ne cachent pas leur joie.

Le cortège va rarement jusqu'au pont. Il emprunte un trajet plus court : rue Lavigne, boulevard Firmin Pons, les rues Bacquié-Fonade, Sarrazinières, Proper Ferradou, de la Croix-Blanche, boulevard Jean Rivet et revient place de la mairie où chacun rend le falot au garde-champêtre. Les habitants sortent sur le seuil de leur maison et applaudissent. C'est la joie pour les participants comme pour les spectateurs.

Au retour des lampions, commence enfin le bal. Les couples se forment sous les yeux attentifs des parents et du « commissaire de bal » reconnaissable à son brassard. Le Comité des fêtes choisit une jeune fille sérieuse pour être Miss Blagnac. Avec ses deux demoiselles d'honneur elle représente le village durant la durée de la fête.

Vers minuit la musique s'arrête, chacun repart en pensant déjà aux festivités du dimanche.

Le lendemain matin, la clique municipale avec les tambours et les clairons qui résonnent joyeusement le long du trajet, donne la sérénade au maire, Jean-Louis Puig, devant son habitation, située en 1950, vieux chemin de Grenade.

Les manèges tournent à plein. Les cafés ne désemplissent pas surtout avec les jeunes venus des communes voisines, des Sept-Deniers, de Saint-Michel. La fête de ce quartier de Toulouse se déroule en même temps que celle de Blagnac : les jeunes gens qui se connaissent bien par le biais du rugby, vont de l'une à l'autre.

Miss Blagnac et ses demoiselles d'honneur ont fort à faire pour épingler un « picot » (genre « bleuet » mais de plusieurs couleurs) sur chaque arrivant qui s'acquitte, en retour, d'un modeste droit d'entrée. Elles vont ensuite route de Grenade donner le départ de la course cycliste régionale suivies de tous, jeunes et vieux. Les coureurs s'élançant vers la rue Lucien Servanty, continuent le long de l'avenue du Général Compans, la rue Prosper Ferradou, attaquent la montée de la rue de Buches et se retrouvent à nouveau route de Grenade où a lieu l'arrivée. Des bravos accueillent le vainqueur et Miss Blagnac, selon l'usage, lui remet un bouquet.

Toute la foule se déplace alors vers le centre du village où la musique redémarre avec entrain. Les danses reprennent jusqu'au soir et après la courte interruption du repas. Durant le bal les jeunes, filles et garçons, se côtoient de près, se parlent, s'apprécient et parfois cela finit par un mariage.

Le lundi débute par la messe dédiée aux morts du village et le dépôt d'une gerbe au monument qui est encore dans le cimetière. L'Harmonie municipale anime ensuite un apéritif-concert devant la mairie. L'après-midi des jeux comme la course en sacs divertissent petits et grands.

Suite et fin

Le dimanche suivant les festivités reprennent pour la « refête » dite « fête des cocus » car organisée par les hommes mariés. Les musiciens connaissent la coutume, ils accompagnent les couples de quadragénaires (jugés « vieux » par ceux de vingt ans !) qui remettent à l'honneur les danses anciennes comme le quadrille. Les jeunes forment un cercle autour d'eux, les regardent mi-admiratifs, mi-souriants, essaient maladroitement de battre la mesure et n'oublient pas d'applaudir à la fin. Après cette « exhibition », l'orchestre joue des airs plus « modernes » : tangos, pasodobles... la jeunesse entre alors dans la danse toujours avec entrain sous les yeux des plus âgés. Les forains ouvrent leurs baraques, les manèges tournent à nouveau.

En réalité, avec le montage et le démontage des attractions, la fête dure plus de quinze jours et malgré cela, que de regrets quand tout se termine !

Suzanne BÉRET

SOURCES

Archives municipales de Blagnac
Série D : 1D31

Témoignages de Blagnacais, en particulier de Madame Lucienne Lapouge, de Messieurs Jean Gabarre, Jean Espanol, de Monsieur Guy Fontès et de son épouse Liliane que je remercie infiniment pour leur accueil et leur gentillesse.

Monique Kermel que nous remercions, a donné à notre association des photos prises par son père, Julio Kermel, lorsqu'il était correspondant de «La Dépêche». Les clichés en page suivante trouvés dans cette collection, évoquent la fête locale vers 1980.



Une idée originale :
la course des ânes
1980



Déjà
les majorettes
rue Lavigne -
1977





UN MANÈGE «À L'ANCIENNE» DEVANT L'HÔTEL DE VILLE EN 1996



Équipe 1989